



**HAL**  
open science

## Collectionneurs & Psyché

Géraldine David, François Mairesse

► **To cite this version:**

Géraldine David, François Mairesse (Dir.). Collectionneurs & Psyché. Bibliotheca Wittockiana, 2020, 978-2-87305-007-8. hal-03944912

**HAL Id: hal-03944912**

**<https://hal.science/hal-03944912v1>**

Submitted on 14 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GÉRALDINE DAVID  
FRANÇOIS MAIRESSE

# Collectionneurs & Psyché

*Ce que collectionner veut dire*



Bibliotheca Wittockiana





CE QUE COLLECTIONNER VEUT DIRE

Publié avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Crédits

Sous la responsabilité académique de  
Géraldine David et François Mairesse

Réalisation graphique : Chloé Brault  
Bibliotheca Wittockiana

Gomme gravée : Kikie Crêvecœur, 2020

Éditeur responsable

Bibliotheca Wittockiana  
Rue du Bemel, 23  
1150, Woluwe Saint-Pierre, Bruxelles

Dépôt légal : 2020/3.974/1  
ISBN 978-2-87305-004-7

# COLLECTIONNEURS & PSYCHÉ

Géraldine David  
François Mairesse

Bibliotheca Wittockiana





# Table des matières

INTRODUCTION Géraldine David et François Mairesse	9
DANS LA TÊTE DU COLLECTIONNEUR François Mairesse	19
DE LA COLLECTION À LA PRISON : TENTATIVE DE CLASSEMENT PSYCHANALYTIQUE DES EXCÈS BIBLIOPHILIQUES François de Callatây	33
COLLECTIONNISME ET THÉSAURISATION PATHOLOGIQUE : DIFFÉRENCES QUANTITATIVES ET QUALITATIVES Jean-Marc Timmermans	49
COLLECTION : PASSION INUTILE OU PASSION DE L'INUTILE ? Sylvain Gross	63
« NE FAITES PAS DU COLLECTIONNEUR UN OBJET D'ANALYSE PSYCHOLOGIQUE » Dominique Allard	73
ENTRETIEN : JAN DE GRAEVE Mené par Philippe Dewolf	79
ENTRETIEN : YVETTE DARDENNE Mené par Géraldine David	87
BIOGRAPHIES DES AUTEURS	103



## INTRODUCTION

Géraldine David  
François Mairesse

Le terme de collection est relativement ancien (dérivé du latin *collectio*, action de recueillir ou de rassembler, il n'apparaît cependant, en tant que « réunion d'objets d'art », qu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>) ; celui de collectionneur émerge quant à lui au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. On le retrouve chez Balzac ou Champfleury, eux-mêmes collectionneurs, et de manière plus globale à travers la littérature de cette époque<sup>2</sup>. La notion de « collectionnisme » apparaît un siècle plus tard. Utilisée dans un premier temps pour définir une pathologie ou une manie, elle s'est progressivement répandue dans la langue française pour évoquer l'attitude générale visant à collectionner, tant sur un plan « sain » que pathologique<sup>3</sup>. Le collectionneur est en effet longtemps apparu comme une figure suspecte aux yeux de la société : dès l'Antiquité, Cicéron dénonce la cupidité de Verrès dans son action en justice au profit des citoyens de Sicile<sup>4</sup>, et nombre d'auteurs, d'Edmond

- 1 Trésor de la langue française informatisé. Disponible en ligne <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3526194060>; consulté en février 2020.
- 2 PETY D., *Poétique de la collection au XIX<sup>e</sup> siècle. Du document de l'historien au bibelot de l'esthète*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 2010.
- 3 Voir par exemple MAGET A., *Collectionnisme public et conscience patrimoniale. Les collections d'antiquités égyptiennes en Europe*, Paris, L'Harmattan, 2008 ; RIZZO C., *Le collectionnisme au XIX<sup>e</sup> siècle : Théophile Gautier et les Préfaces aux catalogues des ventes aux enchères*, Paris, L'Harmattan, 2016. Au Québec, c'est souvent le terme de « collectionnement » qui est utilisé.

Bonnaffé à Maurice Rheims<sup>5</sup>, se plaisent à souligner la voracité et l'incongruité des pratiques des grands collectionneurs, de Mazarin à Catherine II. On retrouve une telle méfiance jusque dans les ouvrages sur l'histoire des musées : « Le cardinal Mazarin n'était donc pas "l'homme qui a introduit en France le virus de la collection", comme l'a dit Pierre de Colombier ; cependant, il aimait les objets d'art jusqu'à la folie et il créa le type du collectionneur maniaque ; il avait la passion des bijoux et, comme un prince oriental, il se complaisait à les faire couler dans ses mains, mais par-dessus tout, il recherchait les tableaux »<sup>6</sup>.

Un tel amour pour les objets apparaît de prime abord comme suspect. La Bruyère dénonce ainsi, dans ses *Caractères*, les curieux en tous genres, amateurs d'estampes ou de reliures<sup>7</sup>. Progressivement cependant, la logique du collectionnisme entre dans les mœurs, le prestige social l'emportant sur le pittoresque. Peut-être le monde des musées, en se présentant au cours du XIX<sup>e</sup> siècle à la fois comme le réceptacle et le panthéon des activités du collectionneur, permet-il de légitimer quelque peu cette pratique au sein de la société, au point de la présenter de nos jours comme non seulement légitime, mais aussi socialement respectable. En accueillant sa collection et soulignant ses qualités artistiques ou scientifiques, en l'étudiant, en l'exposant et la préservant pour les générations à venir, le musée a progressivement fait du collectionneur un partenaire absolument indispensable au développement des collections publiques. Le Louvre ne serait pas ce qu'il est (ni le British Museum ou le Metropolitan Museum) sans les générations de collectionneurs qui ont légué le fruit de leur passion au plus grand musée du monde<sup>8</sup>. Il n'empêche que si une certaine

---

4 CICÉRON, « Seconde action contre Verrès », traduction de Guérout, revue par Gréard, In *Œuvres complètes*, t.6, Paris, Garnier, 1868, pp. 388-389 (disponible sur Gallica).

5 BONNAFFÉ E., *Les collectionneurs de l'ancienne Rome*, Paris, Aubry, 1867 ; BONNAFFÉ, Ed., *Les collectionneurs de l'ancienne France*, Paris, Aubry, 1873 ; RHEIMS M., *La vie étrange des objets*, Paris, Plon, 1959.

6 BAZIN G., *Le temps des musées*, Liège, Desoer, 1967, p. 94.

7 LA BRUYÈRE J. DE, *Les caractères ou les mœurs de ce siècle*, Paris, 1688. Disponible en ligne : [http://www.gutenberg.org/files/17980/17980-h/17980-h.htm#De\\_la\\_mode](http://www.gutenberg.org/files/17980/17980-h/17980-h.htm#De_la_mode) (consultation février 2020).

8 LACLOTTE M., *Les donateurs du Louvre*, Paris, Réunion des Musées nationaux, 1989.

excentricité apparemment indispensable au développement des plus grandes collections paraît acceptable, la société semble néanmoins s'accorder sur le fait que celle-ci ne peut dépasser une certaine mesure... au risque de passer pour folie, comme en témoigne l'histoire de Jean Albou, collectionneur célèbre d'art contemporain, reconnu comme bipolaire et aujourd'hui sous curatelle<sup>9</sup>.

Le domaine du livre auquel s'intéresse la Bibliotheca Wittockiana constitue un environnement propice à l'observation de ce phénomène. Ce musée des arts du livre et de la reliure trouve son origine au creux de la passion de Michel Wittock pour les livres. Le musée a acquis une notoriété internationale et est doté d'un écrin architectural remarquable aussi bien que d'un cadre scientifique rigoureux. C'est dans un tel contexte que le rôle du collectionneur privé apparaît sous son meilleur jour. La Bibliotheca Wittockiana se veut, en tant que musée public, un lieu visant à mettre en valeur toutes les facettes du livre et des métiers qui lui sont associés, mais aussi les donateurs et les bibliophiles qui constituent, dans cette perspective, des acteurs indispensables à son développement.

C'est dans ce contexte qu'est née l'idée d'un cycle de journées d'étude autour du collectionnisme, intitulé « Ce que collectionner veut dire », afin d'en explorer les différentes facettes. La première édition de ces journées s'est déroulée au mois de mars 2019 et portait sur le thème de la psychologie du collectionneur ; cette publication en constitue le prolongement.

Le monde du livre fourmille de figures emblématiques du collectionnisme : le premier traité de bibliophilie, le *Philobiblon*, est rédigé au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. Le terme de « bibliophile » apparaît quant à lui au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais il est d'emblée accompagné de son pendant négatif, « bibliomane », épithète qui stigmatise un amour immodéré et suspect pour le livre. L'Encyclopédie de Diderot et

9 ALBOU J., *Un fou dans l'art. Confessions d'un serial-collectionneur*, Paris, Éditions de la Martinière, 2010.

10 RODOCANACHI E., « Le premier traité de bibliophilie. Le philobiblon », In *Journal des savants*, 13<sup>e</sup> année, octobre 1915, pp. 468-471.

d'Alembert évoque déjà cette « fureur d'avoir des livres & d'en ramasser »<sup>11</sup> : l'amour des livres, s'il n'est pas guidé par la philosophie, apparaît alors comme une manie ridicule. Dans son essai publié en 1761, Bollioud-Mermet redouble ses critiques autour du bibliomane :

*Il est aisé d'apercevoir dans chacun de ces goûts une sorte de fantaisie immodérée, une maladie qui a ses symptômes particuliers, ses accès, ses complications, son délire et ses dangers. En effet, avoir des collections de livres avec l'incapacité ou le défaut de volonté de lire et d'étudier, c'est une étrange manie, une aveugle ostentation. Entasser des amas de volumes sans nécessité, sans discernement, c'est une inutilité absurde, une vaine superfluité. Rassembler tous ceux qu'on estime par leur rareté, par la beauté singulière des éditions, par la magnificence des reliures, c'est un excès de luxe, un amour déréglé du merveilleux, une prodigalité ruineuse.*<sup>12</sup>

Parmi les premiers, le révérend Thomas Dibdin rédige, dès 1809, un ouvrage sur la bibliomanie entendue comme maladie ou comme folie (book-madness), évoquant les symptômes mais aussi les remèdes qui peuvent la guérir<sup>13</sup>. Dès cette époque, le bibliomane – mais aussi certains de ses cousins proches, le bibliophage, le biblioklepte ou le bibliotaphe – entre dans l'imaginaire du livre comme l'inquiétant double du bibliophile. On sait les affres auxquels s'expose le collectionneur d'Elzévir imaginé par Charles Nodier, lorsqu'il découvre un exemplaire plus grand (d'un tiers de ligne) que le sien – il en perdra la vie. L'enfer guette ainsi le bibliophile, comme le sous-tend Charles Asselineau<sup>14</sup> qui dépeint la lente folie pouvant s'emparer du bibliophile. On perçoit la plupart du temps, à travers ces descriptions, les mêmes travers systématiquement dénoncés : le bibliomane n'est pas guidé par la science et ne s'intéresse pas au contenu mais au contenant des livres, il les amasse sans discernement, souvent plus intéressé par le nombre

11 ACADÉMIE DES SCIENCES, Édition numérique et critique de l'Encyclopédie (1751-1772), article Bibliomanie (Vol. II, 1752, p. 228a). Disponible en ligne : <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v2-1177-0/> (consultation février 2020).

12 BOLLILOUD-MERMET L., *De la Bibliomanie*, La Haye, s.n., 1761, pp. 9-10.

13 DIBDIN T. F., *The Bibliomania; or Book-Madness, containing some account of the History, symptoms, and cure of this Fatal Disease*, London, 1809.

14 ASSELINEAU C., *L'enfer du bibliophile* [1860], Paris, Edition des Cendres, 1985.

de ses possessions qu'il ne lit pas. Agissant le plus souvent sous le coup de ses pulsions, il n'hésite pas, dans certains cas ultimes, à outrepasser les règles les plus élémentaires de la vie en société, volant et tuant, bien déterminé à conserver ou augmenter ses possessions, quoi qu'il lui en coûte. Ainsi l'imagine Flaubert, à travers son conte sur la bibliomanie, décrivant les méfaits du libraire Giacomo<sup>15</sup>, personnage inspiré de faits réels. Très tôt, donc, on s'intéresse avec une certaine fascination à cette douce folie qui, exceptionnellement, se transforme en violence criminelle.

Vol, avarice, amour charnel, autant de vices dénoncés par la vertu, bien souvent catégorisés par la Faculté comme autant de monomanies dont Géricault a représenté les troublants portraits. Une telle distinction apparaît d'autant plus commode qu'elle est illustrée par quelques bibliomanes célèbres, à l'image du mathématicien et bibliophile Guillaume Libri (1803-1869), membre du Collège de France, secrétaire de la Commission du catalogue des manuscrits, pillant les bibliothèques qu'il inspectait<sup>16</sup>. L'histoire de Thomas Phillipps (1792-1872) ambitionnant de posséder un exemplaire de tous les livres, constitue aussi l'illustration de cette « obsession qui se solda par un échec dévastateur et complet, et ne valut guère à sa victime qu'une poignée de monographies et de notes de bas de page pleines de perplexité, en lieu et place de la prestigieuse bibliothèque qui devait constituer son monument commémoratif pour l'éternité<sup>17</sup> ». Sa collection était immense (il fallut plus d'un siècle pour en disperser l'ensemble en ventes publiques), Phillipps laissant les caisses s'accumuler du sol au plafond dans sa vaste demeure. Progressivement, donc, les livres de ce bibliophile prirent le pas sur les hommes, confinant ses derniers occupants à se contenter de modestes espaces de vie. Si tous les bibliomanes n'ont pas entassé des centaines de milliers

15 FLAUBERT G., *Œuvres de Jeunesse*, Paris, Conard, 1910, pp. 132-147.

16 RICE A., « Brought to book: the curious story of Guglielmo Libri (1803-69) », In *Newsletter of the European Mathematical Society*, n° 48, juin 2003, pp. 12-14.

17 BLOM P., *Une histoire intime des collectionneurs*, Paris, Payot, 2002, p. 269. Voir aussi « Phillipps Sir Thomas », In LEE S. (ed.) *Dictionary of national biography*, London, Smith, Elder and Co, 1896, vol. 45, pp. 192-195. On pourrait, dans la même veine, évoquer l'histoire d'Antoine Boulard (1754-1825), ancien notaire devenu maire à Paris, qui remplit une demi-douzaine de maisons avec plus de 600.000 ouvrages.

d'ouvrages, combien de collectionneurs à peine moins ambitieux n'ont-ils pas contribué au développement de certaines des plus célèbres bibliothèques au monde ? La figure de Charles Van Hulthem, détenteur d'une collection d'un millier de manuscrits et de 30.000 imprimés à l'origine de la constitution de la Bibliothèque royale de Belgique, n'est pas exempte des mêmes réserves monomaniaques<sup>18</sup>. Si l'histoire de la bibliomanie a trouvé à travers Libri ou Phillipps quelques-uns de ses champions, le monde contemporain n'est pas exempt de figures remarquables : ainsi le respectable Franco Ferrarotti, titulaire de la première chaire de sociologie en Italie, avoue-t-il « sans pudeur aimer les livres d'un amour sensuel, physique »<sup>19</sup>, et reconnaît-il leur vol, lorsque plus jeune il ne pouvait les acheter mais qu'il lui fallait s'en entourer. L'auteur et traducteur Jacques Bonnet<sup>20</sup>, évoquant sa volonté de créer une association visant à rassembler les possesseurs privés de bibliothèques de plus de 20.000 ouvrages, reconnaît le côté a priori déraisonnable auquel s'exposent de tels collectionneurs sacrifiant bien souvent une grande partie de leur confort au bénéfice de l'accueil de ces hôtes encombrants. Un tel phénomène n'apparaît pas seulement comme occidental : les Japonais ont créé un terme spécifique, *tsundoku*, pour évoquer l'accumulation compulsive des livres, empilés sans être lus<sup>21</sup>.

La question qui nous occupe ici et qui traverse la plupart des contributions rassemblées dans cet ouvrage passe en effet par cette question complexe : si l'activité du collectionneur est actuellement considérée au sein de la société occidentale comme parfaitement saine et le plus souvent gratifiante, pour autant qu'elle s'exerce sur des objets symboliquement valorisés (livres, objets d'art, spécimens d'histoire naturelle ou artefacts ethnographiques), et si, par ailleurs, la même société reconnaît à cette activité une forme déficiente, qui peut être

18 ADAM R., « Le berceau d'une collection : les incunables de Charles Van Hulthem (1764-1832) », In *Monte Artium. Journal of the Royal Library of Belgium*, 4 (2011), pp. 7-36.

19 FERRAROTTI F., *Des livres pour vivre*, Bruxelles, La Lettre volée, 2008.

20 BONNET J., *Des bibliothèques pleines de fantômes*, Paris, Denoël, 2008.

21 SANDERS E. F., *Lost in translation: An illustrated compendium of untranslatable words from around the world*, Berkeley, CA, Teen Speed Press, 2014.

rangée dans la catégorie des troubles psychologiques, peut-on distinguer une frontière précise entre ces deux formes ? De manière plus prosaïque, peut-on reconnaître et identifier les malades et les fous ? Vaste question, à laquelle Michel Foucault avait consacré sa thèse. François Mathey, l'emblématique directeur du Musée des Arts Décoratifs à Paris, qui exposa dès 1974 près de 80 collections aussi diverses que des dents gravées de cachalot, des pipes en terre ou des jouets agricoles, soulignait le paradoxe de ces collectionneurs du banal et du dérisoire, suspectés de folie légère, mais peut-être amenés demain à constituer le patrimoine du futur : « On ironise volontiers sur le collectionneur que l'on tient généralement pour un personnage désuet dont l'activité frise l'obsession pathologique. Sérieusement, c'est faux. Ou alors il faut tenir pour maniaques, absurdes, tordues, toutes les bonnes gens qui conservent à différents titres notre patrimoine sentimental, esthétique »<sup>22</sup>.

Il est en effet de nos jours assez facile de reconnaître un certain nombre d'amasseurs compulsifs, dépassés par leurs collections diverses et caractérisés comme atteints de troubles psychologiques graves les empêchant de participer pleinement à la vie en société. Parmi eux, les patients atteints du syndrome de Diogène, vivant le plus souvent dans un dénuement extrême et entassant leurs possessions dans ce qui leur sert de logement<sup>23</sup>, semblent aisés à distinguer des collectionneurs « sains », fussent-ils atteints d'une passion plus ou moins dévorante. Mais comment de telles activités sont-elles apparues ? Sont-elles de même nature que le collectionnisme classique ? Existe-t-il des stades plus ou moins avancés du collectionnisme à partir desquels les limites entre les deux mondes apparaissent plus floues ? François Mairesse, professeur de muséologie à la Sorbonne Nouvelle, introduit dans cet ouvrage la question de la collection privée au regard de son pendant public, la collection muséale, ainsi que de sa propre pratique de bibliophile. A partir des études psychologiques sur le collectionneur, il évoque l'approche particulière d'Henri Codet, psychiatre du début du XXe siècle dont la thèse fut consacrée au collectionnisme. Quatre traits

22 MATHEY F., Préface du catalogue d'exposition *Ils collectionnent...*, Paris, Maeght, 1974, p. 5.

23 MERTENAT T., GIRARDIN M., *La vie secrète du Diogène*, Genève, Labor et Fidès, 2009.

psychologiques définissent le collectionneur : l'esprit de propriété, le besoin spontané d'activités désintéressées, l'esprit d'émulation et la tendance au classement. Ces caractéristiques ne suffisent toutefois pas à établir une frontière entre la collection et la pathologie du thésaurisateur. Dans une telle perspective, les limites du collectionnisme conservent leur mystère, puisque cette activité peut se déployer dans d'autres champs de la vie quotidienne (le sport ou le tourisme, mais aussi la recherche scientifique), ce qui amène Mairesse à envisager, pour tout collectionneur, le risque potentiel de basculer un jour dans une démarche pathologique.

C'est précisément ce glissement que François de Callataÿ, conservateur à la Bibliothèque royale de Belgique, analyse dans « De la collection à la prison. Tentative de classement psychanalytique des excès bibliophiles ». L'auteur évoque ainsi les tentatives de vol avérées à la Bibliothèque Royale de Belgique. À l'instar d'autres institutions comme la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris, celle-ci a été la cible de nombreux bibliophiles cleptomanes que leur pathologie a conduits à enfreindre la loi. François de Callataÿ dresse un panorama des théories psychanalytiques liées au collectionnisme, de Sigmund Freud à Gérard Wacjman, l'illustrant d'exemples célèbres de collectionneurs ayant versé dans la thésaurisation, à l'image des frères Collyer, enterrés vivants au sein même de leur intérieur dans lequel ils avaient amassé plus de 25.000 livres, des revues et objets divers, parmi lesquels une douzaine de pianos et le châssis d'une Ford T. L'auteur poursuit par les représentations historiques ou imagées des bibliomanies ou « bibliofolies » initiées par Sébastien Brandt dans *La Nef des Fous* (1489), et qui présente ainsi l'amasseur de livres comme le premier des fous recensés dans son ouvrage. L'auteur conclut sur quelques exemples plus récents de voleurs de livres, envisageant plutôt le collectionneur, à l'instar de Wacjman, comme un être dépourvu de logique mercantile, voleur-rêveur ou « petit Prométhée qui croit dérober le feu ».

Ces deux premières contributions abordent la psychologie du collectionneur à partir du monde de la collection institutionnalisée, qu'il s'agisse du musée ou de la bibliothèque ; les deux suivantes envisagent l'activité du collectionneur au travers de la psychologie et de la psychanalyse. Le psychologue Jean-Marc Timmermans explore les

définitions cliniques de la catégorie du « thésaurisateur pathologique » afin d'établir les différences quantitatives et qualitatives permettant de séparer l'activité du collectionneur de celle du thésaurisateur. Dans « Collectionnisme et thésaurisation pathologique (sylllogomanie ou accumulation compulsive) : différences quantitatives et qualitatives », il évoque les critères du DSM-5, le manuel de référence des pathologies mentales, qui servent à diagnostiquer la thésaurisation pathologique. À partir du tableau clinique qu'il dresse des thésaurisateurs pathologiques, il souligne les différences avec la collection en tant qu'activité « normale », notamment le caractère ostentatoire de la collection et les activités sociales qui en résultent. Sylvain Gross, psychanalyste, revient sur l'approche de Wacjman, qui soustrait la figure du collectionneur à la logique de thésaurisateur. Contrairement à ce dernier, Wacjman voit dans le modèle du collectionneur une logique de dépense plutôt que de rétention. À la psychologie classique, qui étudie le collectionneur comme sujet du « dedans », au milieu de ce qui s'accumule chez lui, la psychanalyse oppose l'image du « voyageur » : le collectionneur passerait ainsi plus de temps à l'extérieur de sa collection, afin de la compléter et de l'enrichir d'artefacts mais aussi d'informations.

Dominique Allard entame la seconde partie de cet ouvrage en évoquant le monde des collectionneurs à partir d'une autre perspective, à mi-chemin entre la sphère privée et l'institution. Son expérience de plus de trente ans à la tête de la section Patrimoine à la Fondation Roi Baudouin l'a conduit à rencontrer un grand nombre de collectionneurs, dont plusieurs ont confié à la Fondation le fruit de leurs efforts, afin qu'elle veille à sa préservation au sein du réseau public des musées belges<sup>24</sup>. En décrivant ici avec humour le trajet d'un collectionneur, du déni de son œuvre à l'acceptation de sa « folie », il souligne son apport indispensable au patrimoine commun.

La seconde partie de ce petit volume donne la parole aux collectionneurs eux-mêmes, à travers la retranscription de deux entretiens menés durant la journée d'étude par Philippe Dewolf et

24 Allard D., *Collectionneurs, levez-vous !*, Bruxelles, Fonds Mercator, 2016.

Géraldine David. Jan De Graeve, qui s'est confié à Philippe Dewolf, est bibliophile et président de la Société royale des bibliophiles et iconophiles de Belgique. Collectionneur d'ouvrages de géographie et de géométrie, il évoque ici son parcours, l'accroissement de sa collection, mais aussi les difficultés rencontrées au cours de ses activités, notamment auprès de ses proches. Si les activités bibliophiliques de Jan De Graeve s'accordent aisément avec celles de la Bibliotheca Wittockiana, l'œuvre d'Yvette Dardenne, interrogée par Géraldine David, apparaît plus paradoxale. Cette dernière, buxidaferrophile, possède en effet la plus grande collection au monde de boîtes en fer lithographiées. Le fruit de sa passion, qui l'a conduite à consacrer une grande partie de son temps, ainsi que de très vastes espaces à ses collections (inventoriées) de plus de 60.000 boîtes, constitue un univers (visitable) à la fois fascinant (par la qualité des pièces rassemblées) et déroutant (par leur immensité), exemplaire d'une certaine pratique extrême, et particulièrement intéressant pour évoquer les limites et les frontières du collectionnisme.

En confrontant des témoignages de collectionneurs privés et des analyses plus académiques, à partir de points de vue émanant de la muséologie ou de la psychologie, nous avons ainsi cherché à réunir, au sein de ce lieu emblématique que constitue la Bibliotheca Wittockiana, une partie des acteurs permettant au monde des musées et des bibliothèques de poursuivre leur triple activité : patrimoniale, scientifique et tournée vers le partage des connaissances. Ce premier rendez-vous, dont est issue cette publication, ne cherche nullement à clore le débat, mais plutôt à l'ouvrir vers d'autres perspectives, en s'interrogeant sur les frontières ténues que notre société a délimitées entre certaines activités de thésaurisation dignes d'éloges et reconnues comme telles, et d'autres qualifiées de déviantes. Une telle voie ne constitue qu'une possibilité d'exploration parmi d'autres de ce phénomène complexe qu'est le collectionnisme. Nous espérons bien prolonger cette enquête en engageant d'autres acteurs à poursuivre avec nous, dans les mois et les années à venir, cette réflexion.

## DANS LA TÊTE DU COLLECTIONNEUR

François Mairesse

La diversité extrême du monde des collectionneurs, dont seulement quelques-uns font l'objet d'une sorte de consécration au sein de notre société lors de l'entrée de leur « œuvre » au musée, suscite le questionnement. Pourquoi un certain nombre d'êtres humains de toutes origines sociales passent-ils une partie considérable de leur temps disponible à rassembler des objets aussi divers que des boîtes d'allumettes, des chaussures, des livres, des figurines de super-héros, des timbres, des tableaux, des coléoptères, des antiquités ou des silex ?

Le contexte qui nous intéresse plus particulièrement ici est lié au monde des musées et des bibliothèques, qui a conduit à la reconnaissance institutionnelle de cette pratique, lesquels s'attachent particulièrement à un certain type d'objets définis (livres, œuvres d'art, spécimens d'histoire naturelle, artefacts ethnographiques). D'un point de vue muséologique, la collection s'inscrit au cœur du processus muséal<sup>1</sup> (on pourrait bien sûr dire la même chose des bibliothèques), mais les pratiques d'acquisition diffèrent très largement de celles qui sont observées chez le collectionneur privé.

1 Du moins traditionnellement, si l'on se réfère au nouveau projet de définition du musée par l'ICOM, qui se démarque très largement de cette relation historique. Voir le dossier établi par Ewa Maszeck autour de la nouvelle définition du musée débattue en 2019 à Kyoto, pour la *Lettre de l'OCIM*, 186, novembre-décembre 2019, pp. 10-27.

A ce dernier, il est possible d'acquérir n'importe quel type d'objets ou de se séparer de sa collection à sa convenance ; le musée, en revanche, affirme des principes visant à garantir l'objectivité des acquisitions à partir d'une politique définie, mise en œuvre par les conservateurs qui en ont la charge, et à préserver les collections acquises au profit des générations futures. La notion même de collection participe ainsi du projet scientifique du musée, centré autour de ses trois fonctions principales : la préservation du patrimoine, la recherche et la communication à partir d'expositions permanentes ou temporaires, de publications ou d'actions de médiation<sup>2</sup>.

Dès les années 1960, le principe même de la collection est théorisé par les muséologues à partir de la notion de politique d'acquisition, qui est considérée comme une activité intégrée à l'ensemble des opérations du musée. C'est notamment le cas de Georges Henri Rivière, que l'on présente généralement comme le père de la muséologie française et dont les grandes missions d'étude, comme celles réalisées en Aubrac, sont intrinsèquement associées à des opérations de collecte, d'analyse et de diffusion des résultats, notamment par le biais d'expositions<sup>3</sup>.

La collecte apparaît dans cette perspective comme une opération rationnelle, visant à sélectionner et à muséaliser des objets représentatifs d'un certain nombre de faits étudiés, permettant ainsi de poursuivre des recherches ultérieures en vue d'une meilleure connaissance des sociétés étudiées. C'est dans cette perspective qu'un certain nombre de muséologues, comme Zbyněk Stránský, déplorent, à juste titre, le caractère « passif » de la plupart des collections muséales, souvent arrivées par le truchement de collectionneurs privés et dès lors, rassemblées selon des méthodes peu rigoureuses<sup>4</sup>. Derrière de tels principes, c'est la question de la documentation rassemblée autour des objets acquis et témoignant de leur contexte qui apparaît comme

2 GOB A., DROUGUET N., *La muséologie. Histoire, développements, enjeux actuels*, Paris, Armand Colin, 2014 (4ème éd).

3 DESVALLÉES A., Collecte en Aubrac, in RIVIÈRE G.H., *La muséologie selon Georges Henri Rivière*, Paris, Dunod, 1989, pp. 10-27. 185-187.

4 MAIRESSE F. (Ed.), *Zbyněk Stránský et la muséologie. Une anthologie*, Paris, L'Harmattan, 2019.

centrale, sa logique différant sensiblement chez les collectionneurs privés (la plupart s'en souciant bien peu).

Selon les principes d'une collection « active », établie à partir d'un contexte scientifique, les choix d'acquisition sont envisagés en vue de leur utilisation par les chercheurs actuels, mais aussi par ceux des générations futures, ce qui suppose de sélectionner objectivement – et non sur un coup de tête – des objets présentant un potentiel informationnel (leur muséalité) objectivement élevé.

### LA SUBJECTIVITÉ DU COLLECTIONNEUR

L'objectivité en matière de collectionnisme peut cependant apparaître comme contestable, un certain nombre de muséologues la considérant comme impossible<sup>5</sup>. Si les pratiques de certains musées de science, d'archéologie ou d'ethnographie peuvent être évoquées comme des modèles de rigueur, élaborés à partir de campagnes de fouille ou de collecte dûment planifiées, bon nombre d'établissements et notamment ceux liés au domaine de l'art ou de la littérature, reposent sur des règles nettement plus floues et généralement liées au marché de l'art, dépendant par ailleurs le plus souvent de donations, eu égard à la modestie des budgets réservés aux acquisitions. Le collectionneur privé apparaît dès lors, dans un tel contexte, comme un partenaire essentiel du musée, voire aussi, assez souvent, comme l'une de ses chevilles ouvrières, quand il ne l'a pas fondé.

Ce fut par exemple le cas du Musée royal de Mariemont que j'ai eu l'honneur de diriger de 2002 à 2010, œuvre d'un collectionneur exceptionnel, Raoul Warocqué, présenté comme l'homme le plus riche de Belgique à son époque. Le collectionnisme de Warocqué, dont le musée actuel est l'héritier, constitue la première source d'inspiration de cet article. Comment un homme qui, à l'âge de 16 ans découvre le monde des livres et de la bibliophilie, constitue-t-il en une vingtaine d'années (il meurt à 47 ans) une collection estimée à plus de 50.000 objets, tout en consacrant un temps et des ressources considérables à sa

5 BELLAIGUE M., Dérisoire et essentiel : l'objet ethnographique, in *Muséologie et ethnologie*, Paris, Réunion des Musées Nationaux, 1987, pp. 272-278.

passion ?

On peut assez aisément estimer les moyens qui ont permis à ce grand capitaine d'industrie de rassembler une telle collection : des ressources financières considérables, des amitiés scientifiques solides (Franz Cumont), le développement d'un réseau d'amateurs et de marchands parcourant le monde des salles de vente et acquérant pour son compte, un réseau scientifique à même de rédiger le catalogue scientifique (du moins une partie) de sa collection, ainsi que des moyens suffisants pour construire et aménager, au sein de son château, de nouvelles ailes afin de présenter de manière optimale le fruit de sa politique d'acquisition, tout en l'ouvrant à un public sélectionné ; bref, un musée en puissance dont l'acceptation du legs par l'Etat belge, en 1922, ne fera qu'institutionnaliser ce qui en présentait déjà les caractéristiques essentielles<sup>6</sup>. Pour le reste, sur les raisons profondes de cette passion, on a souvent évoqué le contexte familial particulier dans lequel Warocqué a été élevé, de même que son absence de postérité, conduisant Franz Cumont à lui écrire que : « ...La plupart des gens placent leur ambition dans leur famille. Ils espèrent que leurs enfants réaliseront un jour ce qu'ils n'ont pas pu accomplir et travaillent avant tout pour ceux en qui ils voient comme une prolongation de leur personnalité. Mais il se trouve des hommes – et je crains que nous n'en soyons l'un et l'autre – à qui les circonstances ont refusé cet espoir et ces joies. Pour eux, leur œuvre peut devenir les filles dont ils feront l'objet de toute leur complaisance. Elles aussi porteront leur nom et recevront l'empreinte de leur caractère. Elles grandiront suivant les principes qu'on leur aura inculqués, elles s'animeront d'une vie qui dépassera de beaucoup les formes d'une existence humaine... »<sup>7</sup>.

La remarque de Cumont laisse transparaître un certain nombre de principes liés à la réalisation d'une œuvre et à sa transmission. S'il est incontestable que ces éléments précisent le contexte de la constitution

6 VAN DEN EYNDE M., *Raoul Warocqué, Seigneur de Mariemont 1870-1917*, Morlanwelz, Musée de Mariemont, 1970 ; *La vie quotidienne de grands bourgeois au XIXe siècle – Les Warocqué, Morlanwelz*, Musée royal de Mariemont, 1989.

7 Cette lettre, disparue dans l'incendie du musée, est citée par FAIDER-FEYTMANS G., *Les Antiquités du Musée de Mariemont*, Bruxelles, 1952, p. 13.

de la collection mariemontoise, ils n'en épuisent pas le sujet, tant s'en faut. L'analyse d'un cas particulier de collectionneurs permet certes d'explorer les raisons qui l'ont poussé à rassembler un certain type d'objets, et parfois celles qui l'amènent à s'inquiéter de leur avenir. Elle ne permet évidemment pas de généraliser à ce stade une telle dynamique.

La seconde source d'inspiration pour explorer les mécanismes du collectionnisme est constituée par ma propre et modeste activité de collectionneur, ce qui me conduit d'emblée à évoquer les échelles du collectionnisme et d'apprécier la distance qui me sépare (et sépare un très grand nombre de collectionneurs) de la pratique d'un Raoul Warocqué, que l'on présenterait de nos jours comme un « global collector »<sup>8</sup>, ou de celle d'un Michel Wittock, dont l'activité m'a considérablement inspiré durant mon adolescence (j'ai eu la chance d'habiter à 200 mètres de l'écrin qu'il avait construit pour abriter sa collection, que j'ai vu sortir de terre, et j'ai été durablement fasciné par la vitrine permettant d'entrapercevoir les trésors de sa réserve précieuse). La modestie de ma pratique, en matière de bibliophilie (j'ai quelques scrupules à utiliser ce terme pour évoquer cette activité, mais il me semble mieux correspondre que celui de bibliomanie) m'a néanmoins permis de ressentir de l'intérieur la notion du « virus » du collectionnisme apparu dès l'enfance et qui ressurgit vers la fin de l'adolescence, pour se développer de manière plus ou moins importante à travers un certain nombre d'activités classiques liées au collectionnisme (prospections diverses, culte de la salle de vente, collectes et acquisitions, gestion de la collection). Il m'est par ailleurs assez rapidement apparu que d'autres gestes de la vie courante pouvaient être associés à cette pratique si largement acceptée, voire valorisée par la société. La constitution d'une cave à vin, par exemple, conduit inmanquablement l'œnologue novice ou averti à un certain nombre d'actions de sélection, de thésaurisation et de présentation assez semblables à celles que l'on observe au niveau du collectionnisme (à ceci près que la consommation personnelle ou collective du collectionneur et de ses amis influe directement sur la collection). Ces

8 BENHAMOU-HUET J., KRAMER R., KELLER S., LAWLOR E., *Global Collectors : Collectionneurs du monde*, Phébus, 2008.

quelques activités m'ont amené à penser le collectionnisme comme une activité s'étendant de manière plus vaste que l'on ne l'entend de manière générale, hypothèse sur laquelle je reviendrai.

L'étude du collectionnisme a généré une littérature assez abondante, notamment dans le domaine de la bibliophilie et de la bibliomanie qui nous intéresse particulièrement ici<sup>9</sup>. La figure du collectionneur – et avant lui, celle de l'amateur – a concentré les analyses, la plupart du temps cependant à partir d'un point de vue historique et biographique<sup>10</sup>. Les ressorts intimes du collectionnisme, dans cette perspective, sont souvent assez rapidement évacués. Une certaine littérature s'est cependant développée ces dernières années autour de la psychologie du collectionneur, parmi lesquels Werner Muensterberger, évoquant la notion d'objet transitionnel de Winnicott<sup>11</sup> pour expliquer le rapport particulier que le collectionneur entretient avec les objets<sup>12</sup>.

Le portrait qui en résulte, s'il apporte quelques éclaircissements autour du déclenchement du phénomène, continue d'évoquer le collectionnisme à partir d'une vision assez classique des collections, soit admises comme remarquables et susceptibles de poursuivre leur vie au musée (œuvres d'art, spécimens naturels, artefacts ethnographiques), soit dans une moindre mesure envisagées comme un passe-temps socialement acceptable (collections d'allumettes ou de figurines historiques). La perspective que je voudrais présenter ici repose sur une conception plus ouverte du collectionnisme. Le psychiatre Henri

9 Cf. les références évoquées en introduction du présent ouvrage.

10 Voir par exemple les ouvrages généraux de BONNAFFÉ E., *Les collectionneurs de l'ancienne France*, Paris, Aubry, 1873 ; BONNAFFÉ E., *Les collectionneurs de l'ancienne Rome*, Paris, Aubry, 1867 ; CABANNE P., *Les Grands Collectionneurs. Tome 1 : Du Moyen-Age au XIXe Siècle. Tome II : Etre Collectionneur au XXe Siècle*, Paris, Les Éditions de l'Amateur, 2002 et 2004 ; WITTLIN A.S., *The Museum, its History and its Task in Education*, London, Routledge, 1949.

11 MUENSTERBERGER W., *Le collectionneur : anatomie d'une passion*, Paris, Payot, 1996 ; WINNICOTT D.W., *Les objets transitionnels*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2010.

12 DONNATH A., *Psychologie des Kunstsammelns*, Berlin, Richard Karl Schmidt, 1917 ; SZULMAN H. et Fénelon J. (Ed.), *La curiosité en psychanalyse*, Toulouse, Privat, 1981 ; VAN GIJSEGHEM H., *La quête de l'objet. Pour une psychologie du chercheur de trésor*, Québec, Hurtubise, 1985 ; MOREAU RICAUD M., *Freud collectionneur*, Paris, Campagne Première, 2011.

Codet, qui l'a suggérée, m'apparaît en ce sens comme l'une des figures les plus intéressantes pour l'exploration de ce phénomène<sup>13</sup>.

### LE COLLECTIONNISME SELON HENRI CODET

L'ouvrage de Codet (1889-1939), issu de sa thèse de doctorat en médecine et publié à Paris en 1921, semble de prime abord relativement daté<sup>14</sup>. Mort jeune, on sait relativement peu de choses sur son auteur, sinon qu'il est membre fondateur de la Société de psychanalyse de Paris, tandis que sa production scientifique ultérieure n'est plus consacrée au collectionnisme. Si l'ouvrage apparaît comme obsolète en regard de la psychiatrie contemporaine, les différentes pistes d'analyse qu'il propose, en revanche, diffèrent sensiblement de celles que l'on envisage généralement, et c'est en ce sens que son approche offre des perspectives d'analyse particulièrement stimulantes.

Dans un premier temps, Codet cherche à évoquer les traits psychologiques nécessaires au déclenchement du collectionnisme, qui pour ce dernier sont au nombre de quatre, tous devant être présents pour que puissent se développer les symptômes.

Le premier de ces traits, que l'homme partage avec un certain nombre d'animaux, est lié à ce que Codet intitule l'esprit de propriété. L'être humain cherche à rassembler un certain nombre de biens afin de subsister durant les périodes de disette. Ce principe, que l'on retrouve depuis l'aube de l'humanité (faire des provisions pour l'hiver ou en vue d'une potentielle famine) conduit à la constitution de stocks de nourriture et de biens de première nécessité. Dans des circonstances normales, cet instinct de survie, potentiellement stimulé par un manque, peut s'exercer en tant qu'activité de luxe, la disposition à stocker s'exerçant dès lors sur des produits différents et la possession devenant une fin en soi : « A ce moment, elle apparaît comme un

13 J'ai déjà évoqué la figure d'Henri Codet dans MAIRESSE F., « Between Ritual and Pathology : Henri Codet and Collecting », In *Journal of Museum & Culture*, Taiwan, 7, June 2014, pp. 3-23. Et dans LE MAREC J., MAIRESSE F., *Enquêtes sur les pratiques savantes ordinaires. Collectionnisme numérique et environnements matériels*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2017.

14 CODET H., *Essai sur le collectionnisme*, Paris, Jouve, 1921.

besoin d'expansion de la personnalité, et c'est ainsi que nous la retrouvons chez le collectionneur »<sup>15</sup>. Baudrillard, dans un ouvrage célèbre, résume cette logique en remarquant qu'« on se collectionne toujours soi-même »<sup>16</sup>.

Le deuxième trait caractéristique du collectionnisme, pour Codet, est celui qu'il intitule un besoin spontané d'activités désintéressées. C'est ce besoin d'activité mentale, se présentant comme un exercice ludique aussi bien pour l'enfant que pour l'oisif, que l'on retrouve chez l'être humain. Il se déclenche à partir de sept ou huit ans, conduisant beaucoup d'enfants à se pencher par jeu sur des pratiques de collecte, d'échange et de classement, sous la forme de collections de timbres, de bracelets-formes ou de vignettes Panini – plusieurs sociétés commerciales ayant tiré profit de cette tendance. Un tel type d'activités apparaît non seulement comme ludique mais aussi extrêmement éducative, ouvrant l'enfant à d'autres univers (i.e. les voyages par les timbres), l'initiant aux questions d'échange (i.e. les bourses) et jouant un rôle de socialisation. Ces différents exercices, les collectionneurs n'en disconviendront pas, constituent une pratique entretenant agréablement aussi bien la forme physique que l'esprit : les promenades chez leurs marchands favoris, les différentes visites en salle de vente ou chez l'un ou l'autre experts, la lecture des catalogues de vente ou de blogs spécialisés, constituent une routine somme toute assez complète et pouvant être poursuivie bien après que la plupart des sportifs aient dû renoncer à leur discipline favorite...

Le troisième principe évoqué par Codet est l'esprit d'émulation, que l'on peut semble-t-il également observer chez un certain nombre d'animaux, notamment chez les chevaux (qui n'apprécieraient pas de se laisser dépasser durant les courses hippiques). Le livre Guinness des records, à travers des performances parfois bien farfelues, recense ainsi des centaines de types de collections « les plus grandes du monde », témoignant d'une telle volonté de dépassement<sup>17</sup>. Le principe de comparaison, que l'on retrouve aussi dans le sport, s'observe largement dans le monde du collectionnisme. Les sociétés de collectionneurs et

15 *Ibid.*, p. 9.

16 BAUDRILLARD J., *Le système des objets*, Paris, Gallimard, 1968, p. 128.

notamment celles de bibliophiles en constituent une belle illustration, les visites de collections ou les expositions collectives constituant autant de moments pour présenter et comparer ses possessions afin de se distinguer – plus qualitativement que quantitativement – des autres collectionneurs.

Le quatrième et dernier principe évoqué par Henri Codet est celui de la tendance au classement. Cette activité visant à organiser les possessions du collectionneur est indissociable de la collection. C'est cette logique qui permet à ce dernier de concevoir et de constituer pratiquement l'univers particulier qu'illustrent ses possessions, lesquelles ne formeraient dans le cas contraire au mieux qu'un fonds composé d'éléments épars. La collection, en tant que tout assemblé et classé, dépasse la somme des objets qui la composent. On peut retrouver cette tendance au classement dès l'enfance (classer sa documentation) ; laquelle se poursuit à l'âge adulte à travers bon nombre d'activités liées à l'organisation de son espace ou de ses possessions. La grande relieuse Micheline de Bellefroid avait ainsi consacré un temps considérable au rassemblement et au classement d'une somme iconographique remarquable portant sur le livre et la reliure (le Musée de Mariemont en a hérité), découpée à partir de catalogues d'exposition, rassemblée en volumes, mise en page et reliée d'une manière particulière<sup>18</sup>.

Pour qu'il y ait collectionnisme, il faut donc selon Codet que ces quatre traits coexistent au sein d'une même personnalité. L'intérêt d'une telle proposition réside dans l'essai de généralisation des conditions permettant le développement d'une collection personnelle : le collectionnisme « classique » (collection de timbres ou de tableaux) ne diffère dès lors pas fondamentalement de collections plus hétéroclites (sable, masques à gaz, peluches de zèbre), mais aussi d'autres formes

---

17 Actuellement, le Guinness world records recense 508 records concernant « la plus grande collection » (consultation du 26 janvier 2020 à [https://www.guinnessworldrecords.com/search?term=largest%20collections&page=1&type=record&max=20&partial=\\_Results&](https://www.guinnessworldrecords.com/search?term=largest%20collections&page=1&type=record&max=20&partial=_Results&))

18 Voir le témoignage de Hélène Herman dans FEDERINOV B., DELATTRE M.-B., *Micheline de Bellefroid, 1927-2008*, Morlanwelz, Musée royal de Mariemont, 2011, pp. 94-96.

apparemment très différentes, et qui pourtant se fondent sur les mêmes particularités de l'esprit humain. C'est notamment ce que Codet observe chez les sportifs de haut niveau « collectionnant les titres », et chez qui on peut souvent observer des espaces dédiés à leurs trophées, soigneusement classés et entretenus. De manière plus particulière, le don-juanisme (le collectionneur de femmes) constitue à son tour une forme assez proche du collectionnisme classique (songeons à l'« air du catalogue » chanté par Leporello dans *Don Giovanni*). De manière plus décalée mais à mon sens particulièrement inspirante, Codet remarque dès cette époque la logique « collectionniste » du touriste qui veut tout voir, s'informe à partir de ses guides et va scrupuleusement cataloguer ses découvertes en restituant ses expériences à travers ses albums de photos (ou ses montages vidéo).

L'une des conclusions de Codet présente à cet égard un potentiel particulièrement remarquable dans le contexte qui nous occupe, celui-ci évoquant les liens entre collectionnisme et recherche scientifique. Le psychiatre observe en effet chez ses collègues une activité, fondée sur l'observation des patients, étrangement similaire à celle du collectionneur : étude de séries, recherche de cas particulièrement remarquables, présentation de ces cas auprès de ses collègues, etc. Un tel principe peut être étendu à l'ensemble de la logique scientifique, qui se fonde depuis la Renaissance sur la constitution de collections : la nouvelle science, promue par Bacon ou plus tard Leibniz, repose sur la création de cabinets et l'accumulation d'éléments tangibles, dont le classement et l'analyse permettent le développement des connaissances<sup>19</sup>. Le collectionnisme, dans ce contexte, apparaît comme une caractéristique particulièrement valorisée dans une logique de promotion de la recherche scientifique. On peut l'observer de manière assez évidente dans le domaine des sciences humaines à travers la figure du « professeur stratigraphe » qui conserve chez lui sa documentation personnelle, souvent composée de plusieurs milliers d'ouvrages et de références, afin de poursuivre ses recherches<sup>20</sup>. L'évolution de la forme institutionnalisée du collectionnisme à travers

19 J'ai évoqué ce principe dans MAIRESSE F., « Le principe d'accumulation », In LE MAREC J., SCHIELE B. et LUCKERHOFF J., (dir.), *Musées, Mutations...*, Dijon, OCIM, 2019, pp. 203-216.

le monde des musées et des bibliothèques a ainsi accompagné le développement de l'influence occidentale sur le reste du monde durant les quatre derniers siècles<sup>21</sup>.

### LIMITES ET RISQUES DU COLLECTIONNISME

L'analyse de Codet se fonde sur l'observation de patients considérés comme sains, et étudiés à différents stades de la vie. Le collectionnisme, qui peut donc apparaître assez tôt durant le développement humain, perd généralement de sa vitalité au début de l'adolescence pour se reconstituer quelques années plus tard et prendre à l'âge adulte, en fonction des circonstances de la vie une réelle prééminence (Codet l'observe plus souvent chez le célibataire que chez l'homme marié, chez l'homme que chez la femme, et note qu'il se développe sur un terrain à tendance peu altruiste). Le psychiatre détaille un certain nombre de symptômes assez proches de ceux que l'on peut détecter chez le toxicomane ou dans un état amoureux : lutte entre le désir et la raison (financière), état de manque (lorsqu'un objet a échappé au collectionneur) et souci très fréquent autour de l'avenir de la collection rassemblée. Il en conclut néanmoins que « le collectionnisme, loin de représenter obligatoirement une tare mentale, n'est qu'une forme d'activité, dont seule la forme de réalisation peut, dans certains cas, devenir un symptôme particulier au milieu d'une dysharmonie plus générale ».

Le collectionnisme ne se présente dès lors pas comme une maladie ou une tare, tant s'en faut : « Représentant, avant tout, une activité qui tend à s'exercer, voisine de l'entrain musculaire, chez le sportif, et de

---

20 LE MAREC J. et MAIRESSE F., *op. cit.*, pp. 39-50. Il convient de noter, comme nous avons pu l'observer dans cet ouvrage, que cette pratique a tendance à disparaître au profit de nouveaux modèles de butinage à partir d'Internet.

21 Il existe bien entendu des formes de collections muséales et de bibliothèques antérieures et extérieures à l'influence européenne. Leur organisation et leur nombre présentent cependant une particularité occidentale, dont le développement constitue à la fois un symbole de réussite (l'investissement dans ces infrastructures dépend largement de la richesse nationale), mais peut également apparaître, si on prend la forme de la bibliothèque ou du musée pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une base de données (qui peut donc être totalement numérisée, à notre époque), comme un investissement pour des développements futurs.

l'élan intellectuel de l'érudit ou du savant, il nous apparaît surtout comme fait d'un organisme sain qui a besoin de jouer »<sup>22</sup>. En revanche, dans la seconde partie de son ouvrage, Codet observe un certain nombre de comportements liés au collectionnisme, chez les aliénés, qui l'amènent à s'intéresser aux limites entre cette activité particulière et les symptômes d'un comportement identifiable à une tare. Codet observe notamment un certain nombre de similitudes entre le collectionneur et les patients souffrant d'oniomanie (l'achat compulsif et sans discernement), de kleptomanie et de fétichisme. Le scientifique remarque que chez la plupart de ces patients, la notion de classement est souvent peu établie, et la « collection » n'apparaît dès lors pas sous une forme pouvant être réellement présentée (on pourrait rétorquer que certains kleptomanes, comme le voleur de portefeuilles du Secret de la Licorne d'Hergé, classent leur collection, et que certains musées de la chaussure doivent leur origine à des pratiques qui pourraient être considérées comme fétichistes).

Les cas de collectionnisme observés par ailleurs par Codet dans des asiles psychiatriques (collections d'objets souvent dérisoires et très variés, à l'image de ce qui peut être rassemblé dans de tels lieux) ne lui permettent pas de conclure à un lien entre troubles psychiatriques et collectionnisme, ce dernier pouvant néanmoins être observé comme un symptôme particulier chez un certain nombre de patients considérés comme souffrant d'une pathologie avérée. A l'époque où Codet termine sa thèse, les recherches en matière de collectionnisme pathologique sont cependant relativement limitées. La thésaurisation compulsive (*compulsive hoarding*), parfois appelée syllogomanie, a depuis quelques années été classée par le Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders (DSM-5)<sup>23</sup> (la « bible » du diagnostic psychiatrique américain) comme une pathologie à part entière, intégrée en tant que *hoarding disorder* et largement documentée à travers de nombreuses descriptions de cas plus ou moins célèbres<sup>24</sup>. Ce trouble avéré bénéficie par ailleurs d'une littérature visant à aider les familles d'amasseurs à gérer les difficultés extrêmes devant lesquelles ces

22 CODET H., *op. cit.*, p. 63.

23 AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION, *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders: Dsm-5*, Arlington, American Psychiatric Publishing, 2013.

thésaurisateurs se retrouvent. Ceux-ci ne peuvent en effet se séparer d'aucune de leurs possessions, même les plus dérisoires (ni d'un dépliant publicitaire, ni de leurs détritrus)<sup>25</sup>.

La plupart de ces ouvrages insistent sur la différence considérable entre l'activité du collectionneur, socialement reconnue et valorisée, et celle de l'amasseur, dont l'activité dysfonctionnelle l'isole progressivement de la société (il ne peut inviter d'amis chez lui, son domicile étant envahi par ses possessions). Si l'esprit de possession et le besoin d'activités continuent de se retrouver chez les amasseurs, celui d'émulation et celui de classement semblent annihilés par le point de non-retour auquel est arrivée la collection, dès lors vouée à l'autodestruction. La frontière apparaît donc comme évidente.

Cependant, si l'on peut comprendre le principe sur lequel repose cette logique de différenciation – « collectionner, c'est bien, amasser, c'est mal voire dangereux » –, force est de remarquer les difficultés d'établir une telle frontière entre ces deux types d'activités. Certains scientifiques ont ainsi remis en cause la catégorie « *hoarding disorder* » du DSM, évoquant les difficultés à définir les limites entre collectionnisme extrême et accumulation (30% de la population, selon les auteurs, développant des activités de collectionnisme, tandis que 2,5% présentant des symptômes de troubles de l'accumulation)<sup>26</sup>. Ma propre activité de directeur de musée, puis de muséologue, m'a également conduit à rencontrer des collectionneurs dont certains avaient rassemblé des collections remarquables, mais dont le domicile pouvait présenter certaines des caractéristiques rappelant la pratique de

---

24 On songe notamment au cas célèbre des frères Collyer, résidant sur la Cinquième avenue à New York et enterrés sous leurs possessions. Voir LIDZ F., *Ghostly Men: The Strange but True Story of the Collyer Brothers*, New York's Greatest Hoarders, Bloomsbury, 2003.

25 Par exemple TOLIN D.F., FROST R.O., STEKETEE G., *Buried in Treasures. Help for Compulsive Acquiring, Saving, and Hoarding*, Oxford, Oxford University Press, 2004; FROST R., STEKETEE G., *Stuff : Compulsive Hoarding and the Meaning of Things*, New York, Mariner Books, 2011; O'CONNOR K., ST-PIERRE-DELORME M.-E., KOSZEGI N., *Entre monts et merveilles. Comment reconnaître l'accumulation compulsive*, Québec, Multimondes, 2012.

26 NORDSLETTEN A.E., MATAIX-COLS D., « Hoarding versus collecting: Where does pathology diverge from play? », *Clinical Psychology Review*, 32, 2012, p. 165–176.

l'amassage. Cette tendance n'échappe pas aux musées eux-mêmes, dont les réserves de certains établissements – reposant notamment sur des pratiques amateurs – ne sont pas sans rappeler la thésaurisation compulsive.

C'est dans cette perspective que l'univers et les pratiques du collectionnisme méritent d'être interrogés, en partant du principe que d'une part, la logique du collectionnisme intègre un nombre d'activités sans doute nettement plus vastes que celles clairement identifiées au type classique de collections (timbres, livres ou tableaux), mais qu'elle constitue aussi une activité qui se poursuit à travers la consommation de biens, le sport, le tourisme, la recherche scientifique et sans doute le capitalisme<sup>27</sup>. D'autre part, la frontière entre collectionneurs et accumulateurs, ainsi que les troubles pathologiques qui peuvent être liés au collectionnisme, est loin d'être aisée à établir. Le glissement d'un monde à l'autre n'apparaît par ailleurs pas impossible. Une telle perspective peut en rebuter plus d'un, car elle rejette la relative sécurité apportée par la séparation entre les pratiques saines (« nous ») et les activités pathologiques (« les autres »). Elle offre en revanche une perspective intéressante sur la manière de penser la collection et le collectionnisme, sans crainte d'évoquer les dérapages qui pourraient lui être associés, pouvant par ailleurs frapper tout collectionneur « sain ». L'étude de ces mécanismes constitue une source d'information d'une importance capitale pour comprendre notre monde actuel.

27 Musées et capitalisme sont intrinsèquement liés. Voir MAIRESSE F., *Le musée hybride*, Paris, La Documentation française, 2010.

## DE LA COLLECTION À LA PRISON

### TENTATIVE DE CLASSEMENT PSYCHANALYTIQUE DES EXCÈS BIBLIOPHIQUES

François de Callatay

*Je dois à l'amitié des organisateurs, Géraldine David et François Mairesse, que je remercie, de traiter du collectionnisme pathologique, une commande expresse de leur part dont je refuse de m'alarmer quant à sa motivation. Il m'est d'autant plus agréable de m'exécuter que cette question m'a en effet toujours intéressé sans jamais m'y plonger et que le hasard des lectures faites en ce sens m'a jusqu'ici laissé insatisfait<sup>1</sup>. En ce lieu unique qu'est la Wittockiana, temple du livre, il paraissait en outre approprié de centrer le propos sur les bibliophiles lorsqu'ils se transforment en cleptomanes.*

#### LES VOLS À LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE

Il se trouve que j'ai en chantier une histoire de la Bibliothèque royale de Belgique qui comprend un chapitre spécifique réservé aux vols de livres. Ce chapitre se nourrit quasi-exclusivement des informations recueillies dans la presse via le portail Belgicapress lancé par la Bibliothèque royale, lequel totalise à ce jour déjà plus de quatre millions de pages numérisées et océrisées.

S'agissant de la Bibliothèque royale, la presse a jugé bon de rapporter

1 Sur la sociologie des bibliophiles en Belgique, voir DE CALLATAY F., « La Belgique, terre de bibliophiles : essai de mise en perspective économique et sociale », *Bulletin du Bibliophile*, 2011 (1), pp. 3-12.

une quinzaine d'affaires de vols. On écartera les larcins commis dans un but d'enrichissement personnel, qui ne disent rien sur la psyché du collectionneur. Reste une petite galerie de portraits dont on va voir qu'ils sont représentatifs des deux catégories principales de bibliomanes cambrioleurs.

On trouve d'abord – et c'est le plus courant – de vieux rentiers cleptomanes, des messieurs de présentation honorable, voire très honorable, qui dérobent sans aucune nécessité ni profit des livres ou des gravures sans réelle valeur. Ce sont surtout les gravures dans les livres qui furent l'objet de leurs rapines.

En décembre 1850, c'est « un monsieur d'un âge avancé » et dont « la mise annonce au moins l'aisance » – qui est pris en train de soustraire des gravures<sup>2</sup> peu onéreuses de l'*Histoire naturelle* de Buffon. La perquisition faite à son domicile permet de confondre ce récidiviste qui avait exercé ses talents dans une série de dépôts. Et *Le Courrier de l'Escaut* de rappeler à l'occasion que : « la propriété de l'État est au moins aussi respectable que celle d'un particulier »<sup>3</sup>.

En 1881, c'est au tour d'un très jeune homme, lui aussi de bonne famille, de s'en prendre aux gravures<sup>4</sup>. Grand et élégamment vêtu, Eduard Klonné, allemand natif de Cologne, est âgé de 18 ans seulement et se dit architecte. Il semble qu'il ait agit dans un premier temps dans le seul but d'enrichir sa collection personnelle. Lors de son procès en avril 1880, Klonné reconnut avoir volé 280 estampes, en quatre ou cinq fois seulement, qu'il pliait en quatre ou en seize suivant leur format.

C'est à nouveau d'un vol de gravures que s'émut la presse en 1910. Dans

2 Sur la technique utilisée pour détacher une gravure : « On fait couramment le coup de la ficelle mouillée, et encore quelques autres : vous voulez, une supposition, voler une gravure ; vous vous munissez d'une ficelle humide que vous gardez en poche ; au moment opportun, vous la placez sur la marge du feuillet convoité, et vous lisez tranquillement quelques pages plus loin ; trois minutes après, le papier est détrempe le long de la ficelle, et c'est là que git l'habileté, le feuillet sournoisement détaché est escamoté » (*Le Soir*, 26 mars 1898, p. 1).

3 *Le Journal de Bruxelles*, 16 décembre 1850, p. 3 et *Le Courrier de l'Escaut*, 19 décembre 1850, p. 3.

4 *L'Indépendance belge*, 15 avril 1881, p. 3 et *De Koophandel*, 17 avril 1881, p. 3.

ce cas-ci, on avait affaire à un maniaque pris d'une lubie curieuse : découper des gravures sans valeur dans le dictionnaire allemand de Meyer. L'administration s'en rendit compte le 7 juillet. Trop tard car l'individu, dont le signalement avait été communiqué au personnel, ne se représenta plus durant de longs mois. Il fallut patienter jusqu'à la fin décembre pour le voir réapparaître. On l'attendait :

*Caché derrière une des portes donnant sur la salle, l'huissier suivit tous les mouvements de l'individu. Celui-ci faisait très adroitement sauter les gravures du volume qu'il avait devant lui et les glissait dans les papiers qu'il avait devant lui. Au moment où il venait d'opérer sa manœuvre, l'huissier bondit sur lui et, après lui avoir enlevé ses papiers et le volume étalés devant lui, le conduisit au bureau de l'administration. Là, le vieillard, un rentier nommé D..., âgé de 74 ans, demeurant à Saint-Gilles, se répandit en lamentations, sollicitant la pitié pour ses cheveux blancs et pour sa famille. Sur ces entrefaites, arriva le commissaire de police qui procéda immédiatement à l'interrogatoire de D... Celui-ci, après quelques réticences, avoua la tentative à laquelle il venait de se livrer et se reconnut en outre l'auteur de vols commis précédemment. La police se rendit immédiatement au domicile de D... et trouva dans un tiroir les 108 planches manquantes dans le dictionnaire de Meyer. Ces planches étaient classées par trois dans des chemises en papier blanc. Ce sont surtout les gravures relatives aux sciences naturelles, zoologie, botanique, anthropologie, minéralogie que D... collectionnait<sup>5</sup>.*

Il fallut mettre sur le compte d'une cleptomanie compulsive le fait que D., ancien négociant jouissant d'une certaine aisance et à la conduite irréprochable aux dires de ses voisins, avait pris tous les risques pour subtiliser des illustrations sans valeur commerciale<sup>6</sup>.

Décidément les vieux messieurs nantis doivent être tenus à l'œil car c'est encore une personnalité respectable qui défraya la chronique en 1923 :

5 *Het Handelsblad van Antwerpen*, 24 déc. 1910, p. 2, *Le Journal de Bruxelles*, 25 décembre 1910, p. 2 ; *Le Vingtième Siècle*, 25 déc. 1910, p. 1, *L'Indépendance belge*, 26 déc. 1910, p. 4.

6 Le Vaderland grossit l'événement en parlant du vol d'une gravure hollandaise du XV<sup>e</sup> siècle (*Vaderland*, 28 déc. 1910, p. 2).

*Le lundi 29 octobre 1923, des ouvrages rares de la Bibliothèque Nationale étaient donnés en communication, vers 9 heures du matin, à une personnalité du monde aristocratique qu'il est impossible de soupçonner. Entre 11 et 11 h. ½, on s'aperçut que les Almanachs de Gotha de 1777-1778, confiés à la personne en question, avaient disparu ! Contrairement à ce qui a été dit, ces ouvrages n'ont pas été donnés en communication dans une salle spéciale, mais dans la salle de lecture de la Bibliothèque Nationale<sup>7</sup>.*

Il ne s'agissait que du vol de deux almanachs de Gotha dont la valeur à la pièce est assez négligeable (quatre ou cinq cents francs le volume à l'époque), mais on fit valoir de façon spécieuse que, Bruxelles étant un des seuls lieux au monde à les posséder tous, la collection complète pouvait valoir des centaines de milliers de francs. Louis Paris, le conservateur en chef, tint à faire part de son « absolue certitude » que le voleur ne pouvait être ni un membre du personnel, ni bien sûr l'emprunteur, l'aristocrate insoupçonnable dont il a été question, étant donné que celui-ci aurait reçu son bon de sortie après consultation. Le vol n'ayant été constaté qu'après remise dans les rayons (nb : n'est-ce pas quelque peu étrange ?), on en serait réduit à incriminer un voisin du lecteur<sup>8</sup>. Bref, circulez, rien à voir.

Enfin, dans cette curieuse petite galerie de cleptomanes, il faut faire une place très spéciale à Georges Callet, un ingénieur de 40 ans résidant à Uccle qui, arrêté en janvier 1933, dérobait des livres précieux depuis l'Armistice<sup>9</sup>. Callet s'arrangeait pour substituer aux éditions rares qu'il emportait chez lui des exemplaires des mêmes œuvres mais sans valeur. Lorsque son domicile fut perquisitionné le 18 janvier 1933, on y retrouva tous les livres qu'il avait emportés (dont, tout de même, une édition de Dante de 1502, une autre de César du XVI<sup>e</sup> s. etc.), soit 126 très exactement pour une valeur estimée à 250.000 fr. Il apparut surtout que

7 *De Gentenaar*, 12 déc. 1923, p. 3, *Le Journal de Bruxelles*, 12 déc. 1923, p. 1 et 13 déc., p. 1, *La Meuse*, 12 déc. 1923, p. 3, *L'Indépendance belge*, 12 déc. 1923, p. 3 et *Gazet van Antwerpen*, 13 déc. 1923, p. 3.

8 *L'Indépendance belge*, 13 décembre 1923, p. 4.

9 *De Gentenaar*, 30 jan. 1933, p. 4 et 3 mars 1933, p. 3, *Gazet van Antwerpen*, 30 jan. 1933, p. 5 et 3 mars 1933, p. 3, *Gazet van Antwerpen*, 28 mars 1933, p. 1, *De Gentenaar*, 29 mars 1933, p. 4, *Vers l'Avenir*, 29 mars 1933, p. 2, *La Meuse*, 10 mai 1933, p. 5, *L'Indépendance*, 3 mars 1933, p. 5.

Callet n'était nullement poussé par l'esprit de lucre. Au contraire, il avait choisi à dessein les ouvrages les plus souillés, les plus délabrés, qu'il s'attachait à restaurer. Plus fort même, on retrouva chez lui un testament par lequel il entendait rendre tous ces livres à la Royale après sa mort. Dès lors, il ne s'agissait plus pour le Parquet de requérir une peine de prison. Menacé d'être interné cinq ans dans un hôpital psychiatrique, Callet, défendu par personne d'autre que Me Robert Goffin et déclaré « voleur par pitié », bénéficia d'un non-lieu fin mars 1933<sup>10</sup>. Les psychiatres, disent les attendus, ont relevé l'état de déséquilibre mental du prévenu, mais ... cet état ne permet pas de poursuivre pénalement. D'autre part, cet état, qui consiste en une monomanie toute particulière, ne présente pas un caractère de gravité telle qu'il justifie une mesure d'internement »<sup>11</sup>.

Ce fait divers étonnant poussa un plaisantin à monter un poisson d'avril dans les jours qui suivirent en faisant parvenir aux rédactions le communiqué suivant :

*Samedi, à 11 heures, s'ouvrira à la Bibliothèque Royale, une exposition qui ne manquera pas d'exciter la curiosité de tous les amateurs de livres. La direction de l'établissement a décidé de montrer quelques-uns des volumes retrouvés récemment chez un bibliophile qui les avait détournés. En vue de corser l'intérêt de cette exposition, on adjoindra aux volumes rarissimes exposés le 'double' inférieur que le faussaire substituait à l'original au moment de son larcin.*

Plusieurs journaux n'y virent que du feu et y déléguèrent un reporter<sup>12</sup> !

Cette petite galerie de cleptomane n'épuise pas les vols commis à la Royale par ses utilisateurs, tant il est tout à fait certain qu'une série de larcins demeurèrent impunis<sup>13</sup>. Elle donne néanmoins à voir une tendance dont les motivations appartiennent davantage à l'ordre du

10 Le prononcé parle d' « impulsion malade » et note l'absence d'intention délictueuse, ce qui poussa Piérard à proposer ironiquement que l'on décore le voleur et le nommé conservateur-adjoint (*Vers l'Avenir*, 3 mars 1933, p. 6).

11 *L'Indépendance*, 24 mars 1933, p. 2.

12 *La Gazette de Charleroi*, 3 avril 1933, p. 2.

psychiatrique qu'à celui de la nécessité. Avec comme archétype en l'état : le vol de gravures sans valeur par de vieux rentiers.

REGARDS PSYCHIATRIQUES SUR LA COLLECTION ET LE  
COLLECTIONNEUR : DE SIGMUND FREUD À GÉRARD WAJCMAN

L'accumulation d'objets, à la base même de toute collection dont celles de livres, a une longue histoire en psychiatrie. La rétention anale, caractéristique du deuxième stade du développement infantile, figure en effet parmi les concepts les plus popularisés de l'œuvre de Sigmund Freud (1856-1939), lui-même par ailleurs collectionneur compulsif, tandis qu'il revient à Karl Abraham (1877-1925) d'avoir le premier lié cette rétention anale à la collection d'objets<sup>14</sup>. Il écrit : « La satisfaction de posséder une grande quantité d'objets correspond exactement au plaisir de retenir les fèces ; dans ce cas on diffère l'évacuation le plus longtemps possible »<sup>15</sup>. Abraham distingue deux phases au stade anal : la première phase, dite expulsive, est sadique (plaisir de destruction) tandis que la seconde, dite de rétention, est masochiste (et oppositionnelle). Ainsi défini, le collectionneur serait d'abord caractérisé par la rétention, ce qui fait inmanquablement de lui en stricte analyse freudienne un anal masochiste. Reste à déterminer si l'on a affaire au surplus à un anal masochiste introverti (ce qui doit être le cas de la plupart des collectionneurs de monnaies) ou extraverti (dans le cas plus rare où l'on aurait les moyens de collectionner du Jeff Koons ou du Ai Weiwei par exemple). Rien de très engageant donc.

La psychiatrie moderne n'a pas manqué de se pencher sur ce que l'on qualifie volontiers aujourd'hui de syllogomanie ou de thésaurisation pathologique. Ce trouble reconnu comme maladie consiste – après un choc émotionnel la plupart du temps – à accumuler des objets sans valeur ni utilité, dont on ne peut se défaire et cela alors même qu'ils

13 Voir aussi *De Gentenaar*, 17 juin 1932, p. 3; voir aussi *Gazet van Antwerpen*, 17 juin 1932, p. 6 (vol d'une édition rare des *Fêtes galantes* de Verlaine vendu 250 fr. par un Anversois à un libraire de la rue Léopold).

14 ABRAHAM K., « Contributions to the theory of the anal character », In *International Journal of Psychoanalysis*, 4, 1923, pp. 400-418.

15 ABRAHAM K., *Oeuvres complètes*, vol. 2, Paris, Payot, 1965/66, p. 326.

empiètent de façon grandissante sur l'espace vital. Cette accumulation se double le plus souvent d'un sentiment de honte qui fait rester chez soi et négliger sa tenue d'où s'ensuit une asocialité grandissante. Cette pathologie atteint préférentiellement les hommes d'âge mûr. Plus communément requalifiée en accumulation compulsive (*compulsive hoarding*, en anglais), la syllogomanie est classée parmi les TOC, les troubles obsessionnels compulsifs. Elle fait aujourd'hui l'objet de nombreuses recherches et tentatives de traitement, dont Randy Frost et Gail Steketee sont parmi les auteurs les plus actifs<sup>16</sup>.

Dans les cas extrêmes de non entretien de soi, on parlera alors de « syndrome de Diogène » par référence au philosophe cynique athénien qui vivait nu dans un tonneau sans se préoccuper de la manière dont il était perçu, allant même jusqu'à se masturber en rue<sup>17</sup>. Cette appellation inventée en 1975 par Clark, un gériatre anglais,<sup>18</sup> a été abondamment reprise après lui, en dépit de sa (très) faible corrélation avec le personnage historique. Elle a trouvé un cas concret qui confine au sublime avec l'histoire des frères Collyer, Langley (1885-1947) et Homer Lusk (1881-1947). Fortunés, vivant ensemble et surnommés les « ermites de Harlem », ceux-ci avaient accumulé 136 tonnes d'objets divers dans leurs

16 À titre d'exemples, voir FROST R., HARTL T., « A cognitive-behavioral model of compulsive hoarding », In *Behaviour Research and Therapy*, 34 (4), 1996, pp. 341-350; FROST R., « Treatment of Hoarding », In *Expert Review*, 2, 10 (2), 2010, pp. 251-261; FROST R., HRISTOVA V., « Assessment of hoarding », In *Journal of Clinical Psychology*, 67(5), 2011, pp. 456-466; GRISHAM J.-R., STEKETEE G., FROST R., « Interpersonal problems and emotional intelligence in compulsive hoarding », In *Depression and Anxiety*, 25 (9), 2008, pp. E63-E71 ; HARTL T., DUFFANY S. R., ALLEN G. J., STEKETEE G., FROST R., « Relationships among compulsive hoarding, trauma and attention-deficit/hyperactivity disorder », In *Behaviour Research and Therapy*, 43 (2), 2005, pp. 269-276 ; STEKETEE G., FROST R., « Compulsive hoarding: current status of the research », In *Clinical Psychology Review*, 23 (7), 2003, pp. 905-927; STEKETEE G., FROST R., KYRIOS M., « Cognitive aspects of compulsive hoarding », In *Cognitive Therapy & Research*, 2003 ; TOLIN D.F., DAVID K.E., FROST R., STEKETEE G., « Family Informants' Perceptions of Insight in Compulsive Hoarding », In *Cognitive Therapy & Research*, 34 (1), 2010, pp. 69-81; TOLIN D.F., FROST R., STEKETEE G., « An open trial of cognitive-behavioral therapy for compulsive hoarding », In *Behaviour Research and Therapy*, 45 (7), 2007, pp. 1461-1470; TOLIN D.F., STEVENS M., VILLAVICENCIO A., NORBERG M., CALHOUN V., FROST R., STEKETEE G., RAUCH S., PEARLSON G., « Neural Mechanisms of Decision Making in Hoarding Disorder », In *Archives of General Psychiatry*, 69 (8), 2012, pp. 832-841.

17 ZÉNON, *Diogène Laërce*, VI, 69.

18 CLARK A. N. G., MANKIKAR, G. D., GRAY, I., « Diogenes syndrome. A clinical study of gross neglect in old age », *The Lancet*, 15 février 1975, 1 (7903), pp. 366-368.

immeuble de trois étages à New York. Ils moururent tous les deux en mars 1947 dans des conditions atroces. Le 9 mars, le cadet, Langley Collyer, parti chercher à manger pour son frère paralytique et aveugle, déclencha lui-même un de ses propres pièges en rampant dans les couloirs aménagés pour circuler. Il périt écrasé sous le poids d'une valise et de trois énormes liasses de journaux. Non ravitaillé, Homer Lusk, l'aîné, fut découvert mort de faim le 21 mars.

Dans sa version adoucie de syllogomaniacque, le bibliophile n'échappe pas à cette vision générale du collectionneur comme accumulateur, proche du type de l'avare. Ainsi, Paul Lacroix (1806-1884), l'écrivain conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, aussi connu sous le nom de « Bibliophile Jacob », écrivait :

*Le bouquiniste avare erre nuit et jour, comme l'ombre d'un auteur privé de sépulture ou d'impression, au milieu des édifices chancelants et poudreux de ses volumes accumulés en désordre, couchés ou debout, montrant le dos ou la tranche, moisis, vermoulus ou putréfiés : ce bouquiniste ne les compte jamais; il les regarde, il leur rit, il leur soupire, il les empile, tel qu'un enfant fait des châteaux de cartes, il les possède, il en jouit*<sup>19</sup>.

Dans sa version plus dure, cela donne un Antonio Magliabecchi (1633-1714) qui passa toute sa vie au service des Médicis comme bibliothécaire et antiquaire. Né difforme, Magliabecchi ne sortit pour ainsi dire jamais de sa bibliothèque. Il mangeait et dormait, dit-on, sur les livres avec pour seule compagnie amie celle des araignées. Quant à sa mise, il ne changeait pratiquement pas de vêtement<sup>20</sup>.

On doit au psychanalyste Gérard Wajcman d'avoir proposé une toute autre lecture du collectionneur, presque trait pour trait à contrepied de l'analyse freudienne<sup>21</sup>. Pour Wajcman, le collectionneur est un homme (l'univers reste très masculin) qui, loin d'être dans la souffrance, se vit d'abord comme dans le désir et la curiosité, ce qui fait de lui un humain normal (et a contrario le non-collectionneur un anormal). Surtout, prenant à rebours l'image de l'avare, Wajcman argumente, en remontant

19 LACROIX P., « Les amateurs de vieux livres », dans *Ma république*, Bruxelles et Leipzig, A. Schnée, s.d., pp. 29-30.

aux spoliations romaines des trésors grecs et à l'économie générale de Georges Bataille, quant à la nature singulière de l'acte de collectionner. En effet, dans un monde fondé sur le profit et le fonctionnel, le collectionneur est cette figure atypique qui dépense la plupart du temps à perte pour créer un ensemble dont il espère qu'il émerveillera les autres. À ce titre, ajoute-t-il, loin d'être dans la consommation, il est dans la consommation, la magnificence, qui est une forme de générosité. C'est d'ailleurs en cela, c'est-à-dire en déviant de la norme consumériste, qu'il peut être perçu comme un éventuel danger sociétal. Un appauvrissement heureux qui profite à tous : nous sommes de fait à l'opposé de la rétention anale !

LES FIGURES DU BIBLIOPHILE, DU BIBLIOGNOSTE, DU BIBLIOMANE,  
DU BIBLIOTAPHE, DU BIBLIOFOL, DU BIBLIOPHILISTIN, ETC.

La figure de l'amateur de livres, le bibliophile tel que surpris dans le dérèglement de ses transports amoureux, a sans surprise suscité une littérature spécifique et cela depuis très longtemps. C'est un amateur de livres dans sa bibliothèque que Sebastian Brandt (1458-1521) place dès 1494 en tête de sa *Nef des fous*<sup>22</sup>. Le texte explique pourquoi (ici dans sa version française) :

*Si je suis en proue de la nef  
Ce n'est pas sans juste raison  
Et salut à qui bien m'entend :*

20 « Son habillement répondait parfaitement à son genre de vie : il se composait d'une grande veste brune qui lui tombait sur les genoux, d'un pantalon, d'un manteau noir plein de pièces et de coutures, d'un chapeau déformé, à grands rebords, percé de toutes parts, d'une large cravate toute farcie de tabac, d'une chemise sale, qu'il ne quittait jamais tant qu'elle durait, et que l'on voyait à travers les coudes percés de sa veste. Enfin, une paire de manchettes, qui ne tenaient pas à la chemise, achevait ce brillant costume. Ajoutons qu'il avait toujours, en hiver, une chaufferette suspendue à ses mains, de sorte que la braise roussissait souvent ses manchettes ou lui brûlait les doigts » (*Revue étrangère de la littérature, des sciences et des arts* [Saint-Petersbourg], vol. 9, 1834, p. 429).

21 WAJCMAN G., « Psychopathologie des collectionneurs? Six remarques générales sur la psychanalyse et la collection », *Psychoanalytische Perspectieven*, 24/1, 2006, pp. 41-53. Voir aussi WAJCMAN, G., (dir.), *L'intime. Le collectionneur derrière la porte*, Paris, 2004.

22 BRANT S., *Das Narrenschiff* (La Nef des fous), Bâle, 1494.

*Je me fie à ma librairie  
J'ai force tomes en ma maison.  
Qu'importe si je n'y entends mie :  
Je les tiens en très haute estime,  
Les époussette, les émouche*

La gravure d'Albrecht Dürer a été reproduite mille fois. Elle montre un « bibliofol » à lunettes, doublement coiffé d'un étrange bonnet et du chapeau de bouffon à grelots, assis à son pupitre et tenant dans la droite un incongru plumeau. La satire à l'époque visait avant tout à dénoncer l'imposture de possesseurs de livres incapables d'en faire usage. Les bibliophiles eux-mêmes ont souvent été en appel de ce procès récurrent : être plus attachés à l'objet qu'à son contenu. Anatole France (1844-1924) a eu à ce propos des accents d'une tendresse particulière. Il écrit :

*Il n'y a pas de véritable amour sans quelque sensualité. On n'est heureux par les livres que si l'on aime à les caresser. Je reconnais du premier coup d'oeil un vrai bibliophile à la manière dont il touche un livre. Celui qui, ayant mis la main sur quelque bouquin précieux, rare, aimable, ou tout au moins honnête, ne le presse pas d'une main à la fois douce et ferme, et ne promène pas voluptueusement sur le dos, sur les plats, sur les tranches une paume attendrie, celui-là n'eut jamais l'instinct qui fait les Groslier et les Double. Il aura beau dire qu'il aime les livres : nous ne le croirons pas. Nous lui répondrons : Vous les aimez pour leur utilité. Est-ce aimer, cela ? Aime-t-on quand on aime sans désintéressement ? Non ! Vous êtes sans flamme et sans joie, et vous ne connaîtrez jamais les délices de promener des doigts tremblants sur les grains délicieux du maroquin<sup>23</sup>.*

Bien d'autres ont décrit leur amour pour les livres<sup>24</sup>. La bibliophilie compte son aristocratie de collectionneurs au pinacle de laquelle trônent Jean Groslier (1489/90-1565) ou Thomas Phillipps (1792-1872). Elle compte aussi en son sein une série de bibliophiles patentés ayant eu à

23 FRANCE A., « Bibliophilie », *La vie littéraire*, 2e sér., Paris, 1921, pp. 65-66.

24 Voir, à ce sujet, LEBAIL M., « Ivres de livres : ivresse sensorielle et vertige de la possession chez les bibliophiles du XIXe siècle », Journée des doctorants ELH « *Autour de l'ivresse* », mars 2014, Toulouse, France (contribution non publiée mais disponible sur le portique HAL) et, du même auteur, sa thèse inédite soutenue à Toulouse en 2016 : *L'amour des livres la plume à la main : écrivains bibliophiles du XIXe siècle*.

cœur de décrire le mal dont ils souffraient. Citons ici Thomas Frognall Dibdin (1776-1847), l'auteur en 1809 de l'ouvrage *The bibliomania, or book-madness*<sup>25</sup>, Charles Nodier (1780-1844), l'auteur du roman *Le Bibliomane* en 1828 et le créateur en 1834 du *Bulletin du Bibliophile*, ou encore Octave Uzanne (1851-1931), auteur en 1896 d'un *Dictionnaire Bibliophilosophique, typologique, iconophilesque, bibliopégique et bibliotechnique à l'usage des Bibliognostes, des Bibliomanes et des Bibliophilistins*<sup>26</sup>, et avant cela en 1895 de *Contes pour les bibliophiles* où, en compagnie d'Albert Robida, il campe une galerie de portraits dont « Le bibliothécaire Van der Boecken de Rotterdam » ou « Les Luttes homériques d'un vrai bibliofol »<sup>27</sup>. Plus près de nous, un auteur comme Nicholas Andrew Basbanes a fait l'essentiel de sa carrière en publiant des livres sur la folie bibliophilique<sup>28</sup>.

On retiendra de ce petit tour en bibliophilie que l'amour des livres n'a pas manqué d'engendrer une littérature spécifique qui a eu à cœur de créer des sous-types spirituels, allant de la bibliomanie jusqu'à la bibliotaphie, sans que cette passion, pour laquelle leurs auteurs professent généralement une grande tendresse, ne trouble l'ordre public.

#### RETOUR SUR LES VOLS DE LIVRES : CAS EMBLÉMATIQUES ET MISE EN PERSPECTIVE

Mais il est des cas où la passion a rimé avec prison et c'est à les évoquer qu'on conclura cette présentation en forme de retour vers le point de départ : les vols à la Bibliothèque royale de Belgique et les deux cas d'espèces dégagés, soit 1) les vieux messieurs compulsifs ou 2) les cas pathologiques à l'instar de l'ingénieur Callet.

25 DIBDIN T.F., *The Bibliomania or Book-Madness containing some accounts of the history, symptoms, and cure of this fatal disease*, Londres, 1809. Le terme « bibliomanie » se trouve déjà dans le titre de l'ouvrage de BOLLIOD MERMET L., *De la bibliomanie*, La Haye, 1771.

26 Paris, 1896 (« par Octave Uzanne, polybibliographe et philologue »).

27 Paris, 1895.

28 Entre autres BASBANES N. A., *A Gentle Madness: Bibliophiles, Bibliomanes, and the Eternal Passion for Books*, New York, 1995; BASBANES N. A., *Patience & Fortitude : A Roving Chronicle of Book People, Book Places, and Book Culture*, New York, 2001; BASBANES N. A., *Among the Gently Mad : Perspectives and Strategies for the Book-Hunter in the 21st Century*, New York, 2002.

Au rayon des vieux messieurs compulsifs – et encore une fois, sans tenir compte des vols, plus nombreux, motivés par l'appât du gain – on évoquera le cas de cet autre ingénieur, retraité du Havre, à la pension très confortable mais qui, dépressif, volait de façon compulsive des livres qu'il plaçait sur ses étagères sans même les lire. Au prononcé du verdict, le condamné a expliqué que « le fait que tout cela s'arrête a été une libération pour moi. Tout cela devenait difficile à vivre, je regrette tout ce qu'il s'est passé », et qu'il n'osait plus accueillir personne chez lui de peur que quelqu'un ne reconnaisse l'un des ouvrages dérobés. Le procureur n'a pas manqué de noter qu'il s'agissait d'un « besoin psychologique d'accumuler », que l'on peut rapprocher de la bibliomanie<sup>29</sup>.

Pour ce qui est des cas pathologiques, on s'en tiendra aux trois suivants :

1) Au panthéon des voleurs de livres, on trouve certainement l'Américain Stephen Carrie Blumberg qui fut arrêté en 1990, âgé de 41 ans, alors qu'il avait déjà pillé 327 bibliothèques publiques dans 45 états différents des Etats-Unis. La police découvrit dans sa maison d'Ottumwa 8 900 livres, estimés à l'époque pour la valeur de 5,3 millions de dollars. Il apparut lors de son procès que Blumberg, délaissant les manuscrits, était surtout intéressé par les documents d'archives (dont il s'était emparé de 7 mètres linéaires pour la seule Université d'Oregon). Il gardait tout chez lui et, quoiqu'il ait soigneusement effacé les marques de propriété, n'avait jamais cherché à rien revendre indiquant que cela aurait été malhonnête. Interrogé sur ce point, il confirmait se voir comme le gardien de trésors menacés par un complot d'envergure nationale.

2) John Gilkey offre un autre cas troublant. Durant des années et jusqu'en 2003, il a lui aussi subtilisé des ouvrages précieux sans jamais chercher à les revendre. Finalement repéré puis arrêté, il a expliqué avoir été mu par le désir de reconnaissance sociale en possédant une bibliothèque de livres rares alors qu'il n'avait pas fait d'études. Pour se donner l'illusion d'appartenir à une élite cultivée, il avait pris pour référence la liste des 100 meilleures œuvres littéraires établie par la Modern Library.

29 Disponible en ligne : <https://bibliophilie.blogspot.com/2015/02/la-bibliokleptomanie-est-elle-une.html> (consultation mai 2019).

3) Enfin, un cas qui réjouira les poètes et peut-être aussi les psychanalystes : un vol de douze ouvrages fut découvert récemment à la Biblioteca Feltrinelli de Milan. Monnaie courante dira-t-on. Sauf que lorsque l'individu alpagué fut invité à décliner son identité, il s'avéra qu'il s'appelait Leopardi, un homonyme donc du grand Giacomo Leopardi (1798-1837). Et l'on se prend à rêver que le subliminal ait sa part dans cette affaire<sup>30</sup>.

Reste alors, au-delà de la confirmation des catégories esquissées par les cas observés à la Bibliothèque royale de Belgique, à mettre en perspective ces vols de livres au sein de la catégorie plus large du vol en général. Durant longtemps, la dureté du code pénal – plutôt accommodant avec le vol de livres – s'est trouvée relativisée par celle de l'Église catholique. On doit à Pie V d'avoir pris le 14 novembre 1568 un avis d'excommunication envers les voleurs de livres dont on trouve encore le texte, repris par Clément IX, bien en évidence dans certaines bibliothèques<sup>31</sup>.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Il semble que le vol de livres jouisse d'un statut particulier. Comme si, potentiellement motivé par la volonté de s'instruire, il était plus admissible. En témoigne l'expérience relatée par Rebecca Valley<sup>32</sup>. Lors d'un séminaire sur Walter Benjamin, son professeur eut l'idée de demander aux étudiants qui d'entre eux avait déjà volé, sans préciser davantage. Très peu admirèrent l'avoir fait et ceux qui le firent se justifièrent en expliquant qu'il s'agissait d'actes anticapitalistes. Puis il demanda qui avait déjà volé un livre. Les étudiants manifestèrent un flottement et demandèrent au professeur ce qu'on entendait par là. À quoi il leur fut répondu qu'il y avait vol de livre dès

30 *La Repubblica*, 18 août 2018, Disponible en ligne : [https://milano.repubblica.it/cronaca/2018/08/20/news/furto\\_12\\_libri\\_milano\\_leopardi-204516444/](https://milano.repubblica.it/cronaca/2018/08/20/news/furto_12_libri_milano_leopardi-204516444/).

31 Ainsi, à Rome à la très belle Biblioteca Casanatense : « *Per breve della S. M. di Clemente XI. È scomunicato ipso facto chiunque ardisce estrarre o portar fuori qualunque libro, codice, scrittura, quintero o foglio, si stampato, come manuscritto, e qualsivoglia altra cosa spettante alla libreria casanatense* » (on le trouve aussi à l'Université de Salamanque : <https://publicacionesdigitales.wordpress.com/2010/09/01/dios-no-esta-dispuesto-a-perdonar-a-los-ladrones-de-libros/>).

32 VALLEY R., « The Book Thieves: A history of literary kleptomania », 17 nov. 2016. Disponible en ligne : <https://www.killyourdarlings.com.au/2016/11/the-book-thieves-history-literary-kleptomania/>

lors qu'il n'était pas rendu à son propriétaire. Peu de mains se levèrent, ajoute Rebecca Valley, mais presque tous durent admettre qu'ils gardaient chez eux des livres que, pour diverses raisons, ils ne comptaient pas rendre. Dans un article récent paru dans *Le Nouvel Observateur*, Jacques Drillon ne dit pas autre chose :

*Je ne vole rien, sauf des livres. C'est un vol qui s'avoue: « J'ai volé un livre de Cioran dans une librairie de Nantes », dit tranquillement Éric Chevillard, qui ne confesserait certes pas publiquement qu'il a dérobé une voiture ou le manteau d'un petit vieux nécessiteux. L'objet est si particulier, par ce qu'il véhicule depuis des siècles, comme s'il était la forme la plus concentrée d'humanité, cet objet est si sacré que glisser un volume dans sa poche sans verser la contrepartie habituelle passe pour une sorte de viol religieux, la transgression presque érotique de l'interdit social par excellence. Le livre efface le vol. Voler un livre, ce n'est pas tout à fait voler, pense le voleur, petit Prométhée qui croit dérober le feu. [...] « Pour un livre, je ne dis jamais voler, dit une jeune femme, je dis piquer. Je pique des livres, c'est tout ». Sartre dit que le « Journal du voleur », de Jean Genet, était une « cosmogonie sacrée ». Lequel Genet, au juge qui lui posait la question alors qu'il venait de voler un livre: « En connaissez-vous le prix ? » répondit sèchement : « Non, mais j'en connaissais la valeur ». L'acte s'accompagne toujours de l'espoir qu'un livre volé porte en lui plus de vérité qu'un livre acheté, une révélation<sup>33</sup>.*

Cette mansuétude pour le voleur de livre a en réalité une histoire et même une histoire genrée, dont Alana Piper vient de retracer les contours. C'est que le vol de livres a toujours été principalement le fait d'hommes éduqués, appartenant aux classes supérieures de la société. Le biblio-kleptomane se différencie dès lors du cambrioleur lambda qui pour sa part ne vole jamais de livres.

*Le biblio-kleptomane se distinguait du voleur ordinaire non seulement par sa respectabilité innée, mais aussi par sa motivation - une soif de lecture en soi. Le discours sur le voleur de livres a donc été façonné par les attentes qui prévalaient quant à l'identité des lecteurs. On croyait que les hommes formaient la grande majorité des voleurs de livres. Le vol de livres a même été décrit comme une*

33 DRILLON J., « Voler des bouquins, est-ce immoral ? », *Le Nouvel Obs*, 17 mars 2016.

*forme masculine de kleptomanie, une condition qui affecte normalement les femmes. La proposition selon laquelle les kleptomane masculins se concentraient sur les livres tandis que les voleuses à l'étalage étaient attirées par le 'petit bout de dentelle précieuse' faisait contraster la superficialité féminine avec les réalisations intellectuelles des hommes. De même, le véritable biblio-kleptomane a été discuté comme appartenant presque exclusivement aux classes instruites<sup>34</sup>.*

L'imaginaire collectif fait donc du voleur de livres une espèce à part. Plus susceptible de n'être pas guidé par l'esprit de lucre, il échapperait lui aussi à la logique du marché pour offrir une image finalement proche de celle du collectionneur décrit par Gérard Wajcman et sa part de consommation : « petit Prométhée qui croit dérober le feu, », en lisière du matériel et du spirituel.

34 PIPER A., « Book Thieves : Theft and Literary Culture in Nineteenth and Twentieth-century Australia », *Cultural and Social History*, 14 (2), 2017, pp. 257-273, (ma traduction).



# COLLECTIONNISMES ET THÉSAURISATION PATHOLOGIQUE

## DIFFÉRENCES QUANTITATIVES ET QUALITATIVES

Jean-Marc Timmermans

### INTRODUCTION

Toute réflexion sur les facteurs psychologiques et les motivations menant certaines personnes à devenir des collectionneurs, conduit inévitablement à examiner les situations extrêmes et à se poser la question de l'existence d'un éventuel parallélisme avec la thésaurisation pathologique ou syllogomanie (selon le DSM-5<sup>1</sup>, manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux), dénommée également accumulation compulsive. Une première approche superficielle permettrait de différencier, selon des dimensions qualitatives et quantitatives, la collection d'objets d'un collectionneur de celle de la personne souffrant de syllogomanie.

Dans le cas du collectionneur, les objets sont habituellement choisis pour leur qualité « noble », leur beauté, leur rareté, leur caractère historique et ils s'articulent le plus souvent de manière organisée autour d'une thématique spécifique. La conception « objets de collection » est souvent évoquée à cet égard. Ces activités de collectionnisme sont socialement approuvées, bien qu'il ait été rapporté des cas rares de forme pathologique de collectionnisme accompagnée de comportements socialement répréhensibles tels que vol ou crime. Par contre, en ce qui concerne la

1 AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION, *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders: DSM-5*, Arlington, American Psychiatric Publishing, 2013.

thésaurisation pathologique, les objets accumulés sont en général hétéroclites, manifestement de peu de valeur, si ce n'est une valeur fonctionnelle largement hypothétique (« cela peut toujours servir »). Ces possessions sont également loin de constituer une œuvre artistique ou le résultat d'une fièvre créatrice. Leur accumulation n'est généralement pas ou peu organisée et leur nombre est tel qu'elles encomrent les espaces de vie.

### DÉFINITION DE LA THÉSAURISATION PATHOLOGIQUE

Des critères diagnostiques proposés par le DSM-5 permettent de clarifier la distinction entre les niveaux cliniques et non cliniques de l'accumulation.

Les critères suivants permettent de distinguer l'accumulation en tant que comportement « normal » (ainsi que le collectionnisme) de l'accumulation en tant que symptôme clinique :

- La difficulté à jeter des objets aboutit à une accumulation d'objets qui envahissent et encomrent les lieux d'habitation compromettant de manière importante leur fonction première. *Si ces espaces sont dégagés, c'est uniquement grâce aux interventions de tiers (p.ex. des membres de la famille, des agents d'entretien ou des représentants de l'autorité publique)*
- L'accumulation entraîne une détresse cliniquement significative ou une altération du fonctionnement social, professionnel ou dans d'autres domaines importants.

Non seulement les accumulateurs cliniques gardent les objets en plus grande quantité, mais ce qui les distingue plus encore, c'est le degré de désordre et d'encombrement qui en résulte. L'accumulation pathologique se caractérise ainsi par le déficit fonctionnel qu'entraîne l'accumulation des possessions. Des parties de la maison ou des meubles ne peuvent plus être utilisées, ou difficilement, pour leur fonction première. Par exemple, la table de la salle à manger ne peut plus être utilisée pour les repas et le tablier de travail de la cuisine devient difficilement utilisable en raison de cette accumulation. Comme l'accumulateur compulsif devient excessivement anxieux lorsqu'autrui touche ou déplace ses objets

accumulés, l'entourage est amené, dès lors, à devoir s'accommoder tant bien que mal de la situation. Ces difficultés peuvent ainsi générer des conflits avec l'entourage qui éprouve de la gêne dans la réalisation des activités de la vie quotidienne, mais se trouve également dans l'impossibilité de recevoir du monde à domicile.

Les critères mentionnés ci-dessous rappellent l'utilité du diagnostic différentiel afin d'écartier les hypothèses de l'existence d'une autre affection médicale (par exemple lésion cérébrale, infections du système nerveux central, maladies neurogénétiques telles que le syndrome de Prader-Willi) ou psychiatrique (par exemple trouble dépressif caractérisé, schizophrénie, intérêts restreints dans un trouble du spectre de l'autisme) qui pourrait rendre compte de la présence des symptômes d'accumulation :

- L'accumulation n'est pas imputable à une autre affection médicale
- L'accumulation n'est pas mieux expliquée par les symptômes d'un autre trouble mental

L'établissement d'un diagnostic fiable contribue à la proposition d'un traitement adéquat. Aussi, les critères élaborés pour identifier un trouble doivent fournir des informations pertinentes pour les modalités de prise en charge thérapeutique à envisager. Ainsi dans le DSM-5, des spécifications ont été ajoutées concernant d'une part la présence ou non d'acquisitions excessives, d'autre part le degré de reconnaissance (*insight*) par la personne de la nature irrationnelle ou excessive de ses symptômes. Dans une grande majorité de cas, la difficulté de jeter est accompagnée d'une acquisition excessive (achats ou acquisition gratuite) d'objets qui ne sont pas nécessaires ou pour lesquels il n'y a plus d'espace disponible. Il est alors conseillé de débiter le traitement cognitivo-comportemental en centrant les efforts sur l'achat compulsif avant de s'attaquer à la difficulté de jeter ("apprendre à gérer et réduire les rentrées avant d'apprendre à augmenter les sorties"). Quant à l'*insight*, il peut se situer sur un continuum allant de "bon *insight*" (la personne reconnaît que ses croyances et ses comportements liés à l'accumulation, sont irrationnels) à "sans *insight*" (la personne est convaincue de la rationalité de ses symptômes). En cas de faible *insight*, une étape thérapeutique préalable consistera en l'exploitation

des stratégies et techniques cognitives afin d'augmenter la prise de conscience.

Dans une version antérieure du DSM (DSM-IV-R), l'accumulation compulsive était considérée comme une des formes du trouble obsessionnel-compulsif (TOC). Il apparaît approximativement que 25 à 30% des personnes souffrant d'un TOC présentent également des symptômes d'accumulation compulsive<sup>2</sup>.

Voici les critères qui distinguent l'accumulation normale de l'accumulation clinique :

- L'acquisition ou l'incapacité de se défaire de possessions qui semblent sans utilité ou de valeur limitée
- L'encombrement des espaces de vie
- La détresse significative ou altération du fonctionnement

#### TABLEAU CLINIQUE

Selon la nature des possessions accumulées, il est classique de distinguer des sous-types d'accumulation : objets, animaux et syndrome de Diogène. Le syndrome de Diogène n'est toutefois pas considéré comme une des formes de thésaurisation pathologique, mais plutôt comme un type de démence qui frappe principalement les personnes âgées. Ce syndrome constitue un trouble conduisant à une négligence extrême de l'hygiène corporelle et domestique ainsi qu'à des conditions de vie insalubres. Notre intérêt va ici porter essentiellement sur l'accumulation d'objets.

Si une partie de ces possessions peut se trouver rangée dans des endroits prévus à cette fin, la plupart de celles-ci forment le plus souvent des piles désorganisées, disposées de manière éparse, encombrant les espaces qui perdent ainsi leur fonction première. Nous pouvons lister, de manière non-exhaustive, les objets habituellement accumulés, par catégories : les écrits (reçus, factures, relevés bancaires, chèques, notes écrites, listes, lettres, bouts de papier, tickets), le « petit matériel » (de bureau : agrafes,

2 FROST R.O., KRAUSE M. & STEKETEE G., « Hoarding and obsessive-compulsive symptoms », In *Behavior Modification*, 20, 1, 1996.

trombones, élastiques, crayons, bics, gommes, piles, transformateurs), le domaine de la cuisine et de l'alimentation (ustensiles de cuisine, nourriture, articles d'épicerie), l'habillement et l'hygiène (vêtements, souliers, articles de toilette, bijoux), ou encore divers objets (sacs plastiques, sacs en papier, boîtes en carton, bouteilles ou récipients vides, jouets, photographies) qui peuvent parfois être cassés ou hors d'usage.

Il n'est pas rare qu'en raison de leur difficulté à se séparer de leurs possessions, les accumulateurs pathologiques gardent à leur domicile des appareils devenus inutilisables. La honte et leur réticence à laisser une personne intruse pénétrer dans leur domicile, peuvent les empêcher de se résoudre à faire appel à des professionnels pour procéder à leur réparation ou leur enlèvement.

Dans les cas graves d'accumulation, la sécurité ainsi que la santé de l'accumulateur pathologique peuvent être mises en danger, sans parler des conséquences relationnelles, légales et financières. Des cas de personnes décédées lors d'un incendie de leur domicile ont été rapportés, l'accès aux sorties étant rendu malaisé par les piles de possessions obstruant le passage. Des problèmes dermatologiques, allergiques et respiratoires sont fréquemment rencontrés. Après un constat d'accumulation grave et potentiellement dangereuse, il n'est pas rare que des services sociaux ou de sécurité soient ainsi amenés à intervenir.

#### ACCUMULATION COMPULSIVE *VERSUS* COLLECTIONNISTE

Si certains auteurs ont pu conceptualiser l'accumulation compulsive comme une forme excessive de collectionnisme et ont souligné la possibilité de l'existence de caractéristiques communes, d'autres par contre en font deux entités bien distinctes<sup>3</sup>. Une approche phénoménologique des deux phénomènes permet indiscutablement de les distinguer :

3 FROST R.O., KRAUSE M. & STEKETEE G, *Ibid*, pp.116-132. ; MATAIX-COLS D., FROST R.O., PERTUSA A., CLARK L.A., SAXENA S., LECKMAN J.-F., ET AL., « Hoarding disorder: A new diagnosis for DSM-V? », In *Depression and Anxiety*, n°27, 2010, pp. 556-572.

### L'accumulateur compulsif :

- Se sent gêné et embarrassé par ses possessions
- Se sent mal à l'aise lorsque les autres voient ses possessions, ou refuse tout net de leur laisser les voir
- Tient ses possessions éparpillées, souvent sans qu'il n'y ait aucune organisation fonctionnelle
- Est encombré par ses possessions, à tel point qu'il y a réduction de l'espace fonctionnel de vie
- Les possessions sont souvent oubliées ou introuvables
- Est souvent endetté, parfois de manière très importante
- Se sent honteux, triste ou déprimé après avoir acquis de nouvelles choses
- Tendance à s'isoler

### Le collectionneur :

- Se sent fier de ses possessions
- Tire du plaisir de ses possessions, d'en parler et les montre volontiers aux autres
- Maintient une organisation dans ses possessions et les entretient correctement; les espaces de vie continuent à pouvoir être utilisés selon leur fonction première; bonne connaissance des objets possédés et possibilité de les retrouver aisément se réserve le plus souvent du temps et de l'argent pour ses possessions
- Se sent satisfait lorsqu'il ajoute des articles à sa collection; assiste à des réunions ou conférences avec d'autres personnes qui partagent le même intérêt

Toutefois, il convient de considérer que ces différences se répartissent sur un continuum et que des profils distincts pourraient être dressés pour chaque personne considérée. Par ailleurs, il n'est pas rare que des collectionneurs typiques puissent, à côté de leur collection, présenter également des comportements d'accumulation compulsive<sup>4</sup>.

4 NEZIROGLU F., BUBRICK J., & YARYURA-TOBIAS J.A., *Overcoming compulsive hoarding. Why you save & how you can stop*, Oakland, New Harbinger Publications, 2004.

## CARACTÉRISTIQUES COGNITIVES, COMPORTEMENTALES ET ÉMOTIONNELLES

### VALEURS ACCORDÉES AUX POSSESSIONS

Dans une population non clinique, les personnes gardent en général les objets pour des raisons instrumentales (par exemple parce qu'elles en ont besoin) ou des raisons sentimentales (parce qu'elles y sont sentimentalement attachées). Ces mêmes raisons sont les plus souvent évoquées par les accumulateurs compulsifs.

En ce qui concerne la valeur instrumentale des possessions, les raisons le plus souvent avancées par les personnes sont de l'ordre de « j'en aurai peut-être besoin un jour... cela pourra être utile à quelqu'un d'autre... il y a peut-être de l'information utile ... c'est irresponsable de jeter... » La valeur instrumentale se réfère ainsi au jugement concernant l'utilité future ou le besoin futur de l'objet (valeur pratique). Sont concernés, par exemple, les journaux, brochures, magazines, sacs, boîtes, nourritures, objets brisés, électroménagers, coupons, factures, lettres, toutes-boîtes.

Les accumulateurs compulsifs accordent fréquemment à leurs possessions une importante valeur sentimentale. Ils développent un plus grand attachement émotionnel à leurs possessions que les non-accumulateurs, et ces raisons émotionnelles constituent un des motifs pour lequel ils accumulent. Pour eux, tous les objets possèdent une valeur sentimentale. Pour bon nombre d'accumulateurs, les possessions servent de souvenirs pour des événements importants du passé. Elles constituent des repères de leur vie, de leur identité et deviennent des extensions d'eux-mêmes. Elles ne doivent donc être jetées qu'après avoir bien pesé le pour et le contre, parce que s'en débarrasser, c'est comme perdre un ami proche ou une partie de soi. Sont concernés, par exemple, des vêtements liés à des périodes/événements précis ou offerts par des personnes chères, des jouets, des cadeaux, des cartes de vœux ou de vacances, des tickets de participation à une activité spéciale.

Enfin, certains accumulateurs cherchent des objets qui leur semblent parfaits ou uniques. Ces objets possèdent alors une valeur intrinsèque parce qu'ils sont différents des autres et entraînent un sentiment de

sécurité chez l'accumulateur. La valeur intrinsèque peut ainsi être liée à l'évaluation des qualités esthétiques de l'objet (« Il est trop beau ou joli que pour le jeter »). Par exemple, un prospectus en papier glacé ou avec une typographie particulière, un petit coffret de forme spéciale, des boulons ayant une valeur esthétique (de belles courbes), etc.

Il apparaît que l'accumulateur compulsif a tendance à surestimer les valeurs instrumentales, sentimentales et intrinsèques des objets. Il va ainsi surestimer la gravité des conséquences qu'aura le fait de jeter un objet qui pourrait s'avérer utile un jour.

## DÉFICITS DANS LE TRAITEMENT DE L'INFORMATION

La littérature relève chez les personnes accumulatrices compulsives, des déficits ou difficultés dans le traitement de l'information<sup>5</sup>. Ces déficits concernent quatre fonctions cognitives générales fortement intriquées les unes dans les autres :

### 1. La prise de décision

L'indécision constitue une caractéristique centrale de l'accumulation compulsive. Garder un objet permet à l'accumulateur d'éviter de prendre la décision de jeter ou garder et lui évite l'inquiétude d'avoir fait une erreur en le jetant. En effet, la peur obsessionnelle associée à l'accumulation est que quelque chose d'important puisse être perdu si l'on jette des possessions. Cette perte redoutée peut consister en une perte financière, en une perte d'opportunité ou même en la perte d'une partie de soi ou d'autrui. Les accumulateurs compulsifs possèdent un seuil de décision de jeter plus élevé que les autres personnes. L'accumulation est ainsi fortement liée à l'indécision et au perfectionnisme.

5 BOUVARD M., & DUPONT H., « Les collectionneurs », dans BOUVARD M. (Ed), *Les troubles obsessionnels compulsifs : principes, thérapies, applications*, Paris, Elsevier Masson S.A.S., 2006 ; FROST R.O. & STEKETEE S., « Hoarding : clinical aspects and treatment strategies », In JENIKE M.A., BAER L. & MINICHELLO W.E. (Eds), *Obsessive-compulsive disorders. Practical Management*, St Louis, Mosby, Inc. 1998.

## 2. La catégorisation et l'organisation

Les personnes souffrant de syllogomanie définissent les frontières catégorielles de manière si étroite que peu d'éléments peuvent entrer dans chaque catégorie. Chaque objet devient ainsi une catégorie. Ce processus de surabondance de catégories de rangement (sur-catégorisation) et de sous-inclusion des objets dans ces catégories a pour conséquence que de nombreuses catégories sont requises pour classer tous les objets que la personne possède, et présente des implications multiples. Comme chaque objet possédé crée sa propre catégorie, il est si unique que rien d'autre ne lui est similaire ou ne peut le remplacer. Il devient dès lors difficile de s'en séparer. Enfin comme chaque possession est unique, elle ne peut être catégorisée avec des objets similaires, et dès lors il n'y a guère moyen de créer une organisation des objets possédés. Ceux-ci vont alors s'entasser dans des piles disparates. Le désordre résulte ainsi plus d'une sur-catégorisation que d'un manque d'organisation.

Un autre problème d'organisation concerne le mélange des objets importants et peu importants. Classiquement, une pile contient toutes sortes de choses, cela peut aller des chèques de remboursement à de vieilles publicités. Ce mélange des objets importants et pas importants dans une même pile a également pour conséquence de renforcer les craintes de l'accumulateur de jeter par mégarde des choses importantes. En effet son désir d'examiner attentivement chaque chose avant de décider de s'en débarrasser est en quelque sorte fondé puisque des objets de valeur peuvent être mêlés à des objets sans valeur (par exemple, un chèque peut se trouver mêlé à de vieux journaux et publicités).

Une autre conséquence de cet encombrement et désorganisation est que beaucoup d'objets sont « perdus ». C'est-à-dire que lorsqu'ils sont nécessaires, ils ne peuvent être retrouvés dans l'amas désorganisé des possessions. Ce qui a pour conséquence d'amener l'accumulateur à acheter encore plus et à vouloir garder ses possessions à vue pour ne pas oublier qu'il les possède.

## 3. La mémoire

Deux facteurs en rapport avec la mémoire semblent jouer un rôle dans le processus d'accumulation : l'absence de confiance dans ses capacités

mnésiques et la surestimation de l'importance de se souvenir ou d'enregistrer une information. La personne qui accumule, croit que les choses doivent être gardées sous risque de les oublier. Par exemple, elle va garder les vieux journaux parce qu'elle est convaincue qu'elle ne pourra plus se rappeler les informations qu'ils contiennent. Elle semble également croire qu'elle oubliera qu'elle possède un objet si elle ne le voit plus. Ainsi les repères visuels constituant un support mnésique important et les choses en vue acquérant une plus grande valeur à ses yeux, elle crée des piles d'objets dans les espaces de vie. En raison de son niveau élevé de perfectionnisme, elle partage également la croyance qu'il est important de se souvenir de tout : l'oubli est interprété comme une erreur ou un échec et provoque chez elle une importante détresse.

#### 4. L'attention

Une autre caractéristique observée chez la personne accumulatrice est sa difficulté à maintenir son attention sur un objectif et la facilité avec laquelle elle peut en être distraite. Nombre de personnes souffrant de syllogomanie rapportent des difficultés à commencer une tâche et à la terminer sans en être distraites. Souvent la distraction se produit lorsqu'elles doivent prendre une décision. Plutôt que prendre la décision, elles vont détourner leur attention sur une autre tâche urgente.

### CROYANCES SUR LA NATURE ET L'IMPORTANCE DES POSSESSIONS<sup>6</sup>

La plupart des comportements d'accumulation sont sous-tendus par un ensemble de croyances dysfonctionnelles relatives à la nature et à la signification des possessions. Celles-ci sont en rapport avec :

#### 1. Le sentiment de vulnérabilité

Les biens possédés constituent des signaux de sécurité indispensables au bien-être émotionnel (« Sans mes possessions, je serai vulnérable », « Jeter quelque chose signifie perdre une part de ma vie », « Je me sens bien,

6 BOUVARD M. & DUPONT H., *Ibid.* ; FROST R.O. & STEKETEE S., *Ibid.*

protégé quand je suis entouré de mes possessions »).

## 2. La responsabilité sur les possessions

La personne accumulatrice se sent responsable de prévoir ses besoins futurs. Si elle imagine une situation dans laquelle un objet qu'elle possède ou pourrait posséder, serait utile, elle se sent responsable de le garder ou de se le procurer dans le cas où cette situation surviendrait. Elle se sentirait coupable et négligente de ne pas procéder ainsi. Elle se sent également responsable d'apporter les soins et l'utilisation adéquats à ses possessions. Le propriétaire d'un bien a la responsabilité d'en faire la meilleure utilisation possible : jeter un objet qui pourrait encore avoir une utilité – même lointaine – provoque ainsi des sentiments de culpabilité suite à ce qui est vécu comme un « gaspillage ».

## 3. La mémoire et le perfectionnisme

Les personnes accumulatrices ont souvent des croyances selon lesquelles toute erreur est un signe d'incompétence ou que la perfection est non seulement possible, mais indispensable. Ces croyances amènent la personne à vouloir tout mémoriser et tout se rappeler. Ainsi, pour certains accumulateurs, le fait de ne pouvoir se rappeler exactement ce qu'ils ont lu, les oblige à garder la brochure. D'autres sont obligés d'avoir leurs possessions sous les yeux, de peur de les oublier. Certains biens (cartes postales, anciens tickets de cinéma, etc.) ne peuvent être jetés au risque de gommer une période de leur vie (" je vais oublier qui j'ai été").

## 4. Le besoin de contrôle sur les possessions

L'accumulateur pathologique possède un besoin excessif de contrôle sur ses possessions. Il va refuser de partager ou prêter ses possessions, voire de laisser les autres les toucher. La personne qui se risque – sans autorisation – à toucher ou déplacer des possessions s'expose à de violentes crises de colère de la part de l'accumulateur pathologique. Par ailleurs, si quelqu'un d'autre touche une possession, ce contact peut retirer à l'objet sa valeur de sécurité, comme si l'objet devenait contaminé. Les possessions sont vécues comme des prolongements de la personne, l'accumulateur peut donc se

sentir violé personnellement lorsque quelqu'un touche ses objets.

Toutes ces croyances entraînent la difficulté de jeter. Chacune de ces croyances est en rapport avec l'anticipation d'une catastrophe ou d'une perte. La surestimation de la probabilité et de la sévérité de conséquences négatives, si les possessions sont abandonnées ou rangées hors de vue, constitue donc le facteur commun à ces différentes croyances.

#### PROBLÈMES AVEC LES ATTACHEMENTS ÉMOTIONNELS

Les personnes souffrant de syllogomanie vivent des enjeux d'attachement à leurs possessions. Ceux-ci trahissent fréquemment la présence d'une histoire personnelle ou familiale dans laquelle des problèmes d'attachement aux personnes ou aux objets se sont posés. Les premières expériences avec les parents ou les figures d'attachement constituent souvent la base sur laquelle se construiront, par la suite, les futures relations avec les autres, et même avec les objets. Un vécu de rejet, d'abandon ou de perte peut avoir été un obstacle à la constitution d'un attachement sécurisant, et conduire au développement d'un attachement de substitution aux objets, qui acquièrent ainsi une valeur de sécurité et un apport de bien-être. Une histoire familiale marquée par des conditions de vie précaires (pauvreté, privation) ou des règles/valeurs parentales rigides (perfectionnisme, parents eux-mêmes accumulateurs) constituent des cas qui ont été rapportés.

#### TRAITEMENT COGNITIVO-COMPORTEMENTAL<sup>7</sup>

La plupart des personnes accumulatrices compulsives sont réticentes à entreprendre un programme thérapeutique dans lequel le seul but est de se débarrasser de possessions qu'elles ont passé leur vie à collecter<sup>8</sup>. Dès lors,

7 A ce sujet, consulter :

O'CONNOR K., SAINT-PIERRE-DELORME M.-E. & KOSZEGI N., *Entre monts et merveilles. Comment reconnaître et surmonter l'accumulation compulsive*, Québec, Éditions MultiMondes, 2012.

STEKETEE G. & FROST R., *Treatment for hoarding disorder. Therapist guide*, New-York, Oxford University Press, Inc, 2013.

STEKETEE G. & FROST R., *Treatment for hoarding disorder. Workbook*, New-York, Oxford University Press, Inc, 2013.

8 FROST R.O. & STEKETEE S., *Ibid.*

dans le programme, l'abandon de possessions constitue, au début de la thérapie, un objectif secondaire mais va gagner en importance lorsqu'il deviendra apparent pour la personne que les buts les plus importants ne peuvent être atteints sans se résoudre à abandonner des choses. Les principaux axes d'intervention de la prise en charge cognitivo-comportementale d'une problématique d'accumulation compulsive sont les suivants :

- Créer un espace de vie
- Augmenter l'utilisation appropriée de l'espace
- Améliorer les habiletés de prise de décision
- Organiser les possessions
- Jeter les objets inutiles
- Empêcher l'acquisition et l'accumulation futures

Au départ, l'accent va d'abord être mis sur les possessions à garder et à classer de façon à ce que l'espace de vie devienne habitable. Ensuite, le thérapeute va aider la personne à augmenter cet espace et à développer des habiletés de prise de décision et d'organisation pour maintenir cet espace vivable. Ce ne sera qu'ensuite que l'objectif de se débarrasser des possessions non utiles sera abordé. En présence d'acquisitions excessives, il sera important d'aborder la réduction des achats compulsifs ou toute autre forme d'acquisition de nouvelles possessions.



## COLLECTION : PASSION INUTILE OU PASSION DE L'INUTILE ?

Sylvain Gross

Le psychanalyste s'intéresse au sujet, aux cas particuliers et non au collectif. Faire un diagnostic, c'est faire entrer le cas singulier dans une espèce générale que Michel Foucault appelle « le jardin des espèces ». En médecine et en psychiatrie particulièrement, le diagnostic est établi par le médecin qui cherche des signes chez le patient. Il s'agit donc d'un « hétéro-diagnostic », ou d'un diagnostic établi par une tierce personne au patient. En psychanalyse, est symptôme ce que le sujet évalue comme symptôme. Il s'agit donc d'un « auto-diagnostic ». Il y a une disjonction entre les symptômes tels qu'établis par le médecin, par la présence ou l'absence de ceux-ci, et ceux qui permettent d'entrer dans la psychanalyse. Mon expérience personnelle ne m'a jamais, jusqu'à présent, mené à accueillir des collectionneurs sévères sur le divan, venus consulter encombrés de leur collection. Les quelques lignes qui vont suivre sont inspirées des travaux de Gérard Wacjman. J'évoquerai ensuite Freud collectionneur et une hypothèse sur le genre des collectionneurs. Il me semble en effet qu'aujourd'hui, dans la salle, plus d'hommes que de femmes sont présents.

La thèse de Wacjman soulève que le collectionneur n'est pas un consommateur normal. La base de l'économie du collectionneur ce n'est pas l'accumulation, au contraire de ce qui a été développé dans l'article de Jean-Marc Timmermans, mais au contraire, la dépense. L'économie des collectionneurs aujourd'hui n'est pas régie par l'utile

ou le profit, mais plutôt, par la pure perte. A l'inverse du noir thésaurisateur, on pourrait déceler chez le collectionneur une vertu, vantée à la Renaissance, que l'on appelle la magnificence. Cette disposition pousse la personne à dépenser avec éclat et sans compter pour elle-même, et pour les autres. Cette thèse offre une vision éminemment plus positive sur les collectionneurs.

Chez Freud, ainsi que chez les postfreudiens, sont évoqués des éléments pour une clinique du collectionneur. Ils renvoient à la notion de « stade anal » et de rétention qui définiraient la psychologie de l'accumulateur. Pour l'essentiel, les collectionneurs ne cadrent cependant pas avec un tel tableau clinique.

La question qui se pose dès lors est de savoir si l'on peut psychanalyser un collectionneur. Le collectionneur aurait-il besoin d'être traité ? Il est bon de rappeler que la psychanalyse ne s'intéresse qu'à des sujets, à des individus, non à des catégories. Non à des garagistes, des architectes, des commerçants, des cinéastes, mais à des sujets qui entendent et qui parlent. Il s'avère néanmoins que certains sujets collectionnent et parfois se disent collectionneurs. On pourrait dire que le collectionneur, parfois, s'institue de lui-même. On passe donc du « Je collectionne » au « Je suis collectionneur ». C'est une espèce d'auto-nomination.

Alors, est-ce qu'être collectionneur, c'est un diagnostic ? Est-ce une obsession ? Le collectionneur ne souffrirait vraiment que d'une chose : être empêché de collectionner. Il ne demande pas à être guéri de la collection ; c'est plutôt une passion joyeuse. Par contre, le conjoint du collectionneur pourrait se plaindre de la place que prend la collection : celle-ci, en effet, peut s'avérer prendre davantage la place du conjoint du collectionneur. Il semble donc que la psychopathologisation du collectionneur viendrait de l'autre social, comme s'il y avait une police du corps social des jouissances particulières, telles la cigarette ou le cigare, l'alcool, le jeu compulsif, qui créerait des cellules psychologiques pour thérapiser les sujets de force.

#### COLLECTIONNER OU ACCUMULER ?

On pourrait définir à minima la collection comme une accumulation,

c'est-à-dire un ensemble pluriel amassé par quelqu'un. Cependant, ce comportement d'accumuler a reçu un sens clinique des analystes qui y décèlent un comportement de rétention. Karl Abraham en a fait un trait essentiel du caractère anal. Cette interprétation, qui semble fondée par ailleurs, ferait du collectionneur d'art une figure de l'avare.

Le collectionneur apparaît pourtant plutôt comme un passionné, un être de désir. Or, l'essence du désir est l'insatisfaction. Le collectionneur, être donc insatisfait et obsédé, serait un être tout à fait normal, qui n'aurait pas besoin d'une psychanalyse. L'analyse de la psychopathologie du collectionneur peut donc se faire sous deux angles : soit ce qu'il y a, ce qui est au-dedans ; soit ce qu'il n'y a pas, ce qui est au-dehors. La psychologie clinique porterait sur le premier versant : sur la collection en elle-même et sur ce qui s'accumule dans la maison du collectionneur.

Selon la psychanalyse, il faudrait pourtant plutôt regarder là où le collectionneur est le plus souvent, à savoir le dehors, hors-les-murs. Selon Baudelaire, « le collectionneur n'est pas là où est sa collection, il aurait la haine de son domicile et la passion du voyage ». C'est un marcheur, un flâneur. Son domaine, c'est l'ailleurs. La figure de Walter Benjamin est assez parlante à cet égard. L'interprétation psychologique quant à elle ne l'est pas tellement.

Il y aurait cependant une interprétation économique. Wacjman fait ici référence aux travaux de Patricia Falguet. L'approche économique des collections a longtemps été la plus prégnante : elle supposait que l'accumulation de la collection était similaire à une accumulation de richesses, assimilée à une thésaurisation condamnable moralement et religieusement. Ce serait cependant à la Renaissance que s'est opéré un retournement : l'accumulation des richesses prend une valeur plus positive. La collection, bien que privée, aurait une vertu publique. La collection n'est plus considérée comme un péché de thésaurisation, mais comme un trait de magnificence, qui est une vertu, une disposition propre à une personne riche et généreuse qui dépense avec éclats sans compter. La magnificence serait une vertu publique dans la mesure où participer au commandement de la vie de la cité suppose qu'on rende avec surcroît, qu'on donne à l'excès ce qu'on a reçu sans

rentabilité.

Si, à la Renaissance, le collectionneur est souvent un commanditaire, et devient l'adresse de l'œuvre qui la suscite et la détermine dans son sujet et sa forme, le collectionnisme moderne suppose une disponibilité des œuvres et le jeu du marché. L'artiste et auteur est seul auteur dans le collectionnisme moderne. C'est l'affirmation de l'autorité de l'artiste et non plus du commanditaire. L'œuvre d'art prend valeur de marchandise.

Alors quel est le désir du collectionneur ? Si on regarde davantage la collection à ce qui s'y perd plutôt qu'à ce qui s'y accumule, on y réinjecte ainsi du désir dans le marché. Un trait constituant d'une collection, c'est qu'avec des œuvres, c'est l'étranger qu'on ramène chez soi. Pas seulement l'extérieur, c'est l'autre, le grand autre qu'on fait entrer au plus intime. C'est en quoi le lien intime des œuvres au collectionneur est quelque chose de secret. Toute collection serait étrangère.

Alors on pourrait dire que l'économie générale des collections est une économie désirante. Sous des dehors très convenables, des collectionneurs constituent à certains égards une classe dangereuse ayant un désir inutile. On cherche toujours à l'intégrer, on cherche toujours à faire du collectionneur la figure du capitaliste qui par sa collection viendrait à la fois appliquer les lois de la plus-value au capital culturel qu'est le patrimoine culturel et en même temps, orner son enrichissement personnel des prestiges de la beauté, plus-value financière et esthétique.

L'extravagance des prix atteints par certaines œuvres montre qu'on a affaire à une autre économie inchiffable et indéchiffable, plus dangereuse, qui transgresse les lois de l'économie marchande. Georges Bataille a été le théoricien de cette autre économie fondée sur la notion de dépense improductive. Elle suppose que la richesse est l'énergie et que le principe même de la vie est celui d'un excès, d'une débauche d'énergie qui se perd sans compter, sans contrepartie. L'homme est un effet du surplus d'énergie, de l'effervescence de la vie, et l'argent est une figure, est une forme d'énergie, permettant la transgression. La

base de cette économie n'est donc pas l'accumulation mais la consommation, le don, la dépense, le gaspillage, la générosité, la prodigalité, la dilapidation, la perte.

Le problème fondamental de ce que Georges Bataille appelle l'économie générale n'est pas la nécessité ou l'utile mais bien le luxe, soit selon sa définition, la nécessité de perdre sans profit. C'est ce qu'il a nommé la part maudite. Là on touche au désir inutile du collectionneur. Une collection, c'est ce qui ne sert à rien. Ça ne sert à rien sauf au désir. On est dans une économie de la perte et non du profit. Le trait caractéristique minimal du collectionneur, c'est un objet plus un désir.

Le destin du monde est placé sous le signe lumineux mais maudit de *lubris*, la démesure grecque qui désigne le fait de désirer plus que ce que la juste mesure du destin nous a attribué sous le signe de l'excès, de la dilapidation, de la consommation dont le soleil serait le parfait exemple. Le soleil qui donne sans jamais recevoir. L'homme est un animal qui sait qu'il agit souverainement en dépensant et en se dépensant.

Georges Bataille renverse ainsi les morales conservatrices traditionnelles. Le collectionneur serait le paradigme du consommateur et non du consommateur. Le collectionneur serait un consommateur solaire. A l'encontre de notre économie qui est celle de la thésaurisation, de la consommation, de la distribution et du partage, le collectionneur se situe du côté d'une autre économie, une économie de dépense. On retrouverait alors chez les collectionneurs cette dimension de la magnificence, vertu à la Renaissance.

Alors toutefois aujourd'hui le collectionneur n'apparaît pas socialement comme vertueux. Il serait le signe d'une privatisation de l'art qui ferait entrave à la circulation et la redistribution des biens. Il y aurait une sorte de retrait de la circulation. Le collectionneur serait une sorte comme le dit Deichmann de célibataire de l'art. Cela pousse certains collectionneurs à faire des datations ou des fondations ou musées privés, lieux d'exposition, qui pour ajouter à la dépense redonnent au collectionneur un prestige social, une vertu publique en s'inscrivant

donc dans le don et l'échange.

La vision du collectionneur comme célibataire de l'art pourrait le faire considérer comme une sorte de pervers social qui serait un diagnostic des institutions publiques qui accuseraient les collectionneurs de soustraire une part du patrimoine à la reproduction culturelle. Cette notion de part maudite, d'économie pas économe vouée à la dilapidation, la dissipation ou la prodigalité, la dépense, la perte, ouvre à l'idée d'un caractère improductif, voire ce qui détourne de la reproduction. Dire que cela détourne de la reproduction, c'est au fond une définition minimale de la perversion.

Redisons-le, si on devait qualifier ou diagnostiquer le collectionneur, la psychopathologie n'est d'aucune utilité. Ce serait plutôt l'économie générale de Bataille qui pourrait nous servir, un cas de magnificence aigu.

#### FREUD COLLECTIONNEUR

Freud était-il un collectionneur ? Alors Sigmund Freud commença sa collection dans les années 1880. Si vous avez été voir l'exposition de Freud au Musée d'art et d'histoire du judaïsme qui s'est terminée maintenant qui était une exposition remarquable et dont le commissaire était Jean Clair, vous auriez vu effectivement toutes les statuettes ou enfin une partie des statuettes qu'il collectionnait. Alors Sigmund Freud commença donc sa collection marquée par la passion de Jean-Marie Charcot dont le bureau était rempli d'antiques et qu'il voulait égaler. C'est en 1890, alors que naît la psychanalyse que débute véritablement sa collection. Freud achète la plupart de ses pièces auprès d'antiquaires viennois et lors de voyages en Grèce et en Italie. C'est la grande époque des chantiers archéologiques, des fouilles égyptiennes, assyriennes, de l'exploration des antiquités grecques. Les objets archéologiques circulent alors librement en Europe et il est facile d'acquérir des pièces uniques même si beaucoup d'objets possédés par Freud étaient des faux.

A sa mort, Freud possédait plus de 3000 antiques. Le patient qui pénétrait dans son cabinet se trouvait face à des centaines de figurines.

Des centaines de regards l'accueillaient. En 1938, la collection fut sauvée par la princesse Marie Bonaparte qui versera une rançon aux nazis pour permettre l'exfiltration de Freud et de son épouse au 20, Maresfield Gardens, devenu aujourd'hui le Freud Museum à Londres.

Dans ses figurines, Freud cherche la confirmation qu'à travers les âges se sont toujours les mêmes mythes qui hantent le psychisme humain. Freud à plusieurs reprises fera des parallèles entre le travail analytique et la lecture des antiques. En fait, dit-il, dans l'intérêt de la psychanalyse, l'interprétation des rêves est tout-à-fait analogue au déchiffrement d'une écriture pictographique ancienne, tels que les hiéroglyphes d'Égypte.

Alors Freud était-il vraiment un collectionneur ? Il confesse à Stefan Zweig avoir fait d'énormes sacrifices pour sa collection de statuettes antiques, grecques, romaines et égyptiennes. Et qu'il avait en définitive lu plus d'ouvrages d'archéologie que de psychologie. Jacques Lacan dit que Freud n'était pas un collectionneur car il devait sa fascination pour les antiquités plus à l'effet du signifiant. On peut prendre l'objet de deux manières. La première, c'est de regarder des objets comme des témoins qui murmurent une histoire à l'oreille attentive. La seconde, c'est de prendre l'objet dans sa présence opaque d'objet. D'un côté l'objet est pris comme une trace bavarde de son temps. De l'autre, l'objet sans mémoire hors mémoire qui nous regarde en silence. De deux choses l'une, ça cause ou ça nous en bouche un coin, pour dire les choses simplement. Freud disait à Fliess, les pierres parlent. Elles m'entretiennent de pays lointains.

Alors le bureau de Freud était-il plutôt une phonothèque, une bibliothèque de pierres qu'une collection d'objets. Une réunion d'objets n'est pas une collection. Dira-t-on de tout possesseur d'une bibliothèque nombreuse qu'il est un collectionneur ? Sûrement pas. Tout dépendra s'il aime les livres ou la lecture. On peut aimer les livres au point de ne pas les lire. L'inverse est vrai aussi. On peut tout-à-fait aimer lire sans aimer les livres. Lire suppose qu'on renonce au moins un peu à l'amour du livre. L'amoureux de la lecture s'accommode que le livre qu'il lit soit reproduit à des milliers d'exemplaires. L'amoureux du livre serait prêt à passer sur le corps de ses semblables pour rester

l'unique possesseur du livre unique. Freud serait davantage un lecteur qu'un collectionneur.

#### AU SUJET DU GENRE DES COLLECTIONNEURS

Quand on dit de quelqu'un « c'est un collectionneur », on saura le plus souvent qu'il s'agit d'un homme et d'un amateur d'art, d'un homme éclairé. Ni d'une femme ni d'un passionné de tortues en chocolat. Pourquoi y a-t-il plus de collectionneurs que de femmes collectionneurs ? Dire collectionneuse aurait une connotation de mangeuse d'hommes. Alors pour tenter d'y répondre, je dois faire sommairement un petit passage – alors ça va être plus compliqué – par les formules de la sexuation que Lacan a développé dans les années 1970 et qui sont dans le séminaire encore – ces formules de la sexuation mettent en jeu la logique formelle et une logique de l'inconscient.

La sexuation est le fait de se reconnaître homme ou femme qui ne repose pas sur une identité de substance, un essentialisme. C'est une correction, au fond, de la formule freudienne « l'anatomie, c'est le destin ». Ce sont des modes de dire son appartenance sexuée d'un côté ou de l'autre qui n'implique aucune identité d'être. Il y a dans ce tableau de la sexuation un côté homme à gauche, et un côté femme à droite. Il y a à la fois une proposition universelle et une proposition existentielle de chaque côté en rapport avec la fonction famille. Alors, du côté homme, on pourrait dire que la proposition universelle est « tous les hommes sont soumis à la fonction de famille » et il y a une proposition particulière négative, il en existe un qui n'est pas soumis à la fonction famille c'est-à-dire à la castration et c'est le père de xxx primitif pour dire les choses simplement. Du côté femme, la proposition universelle négative « la femme n'est pas toute entière dans la fonction de famille » et la proposition particulière, c'est qu'il n'y a pas de femme qui ne soit pas soumise à la fonction famille. En résumé, on peut dire que l'homme est du côté du tout et la femme du côté du pas tout. L'homme est du côté de l'universel et la femme du côté de l'exception. D'une certaine façon, elle est fâchée avec l'universel, ce qui pourrait expliquer cette différence.

## CONCLUSION

En conclusion, en psychanalyse, nous avons affaire à des sujets qui parlent et qui entendent. Certains se disent ou s'instituent à l'occasion collectionneurs. Ce n'est pas un diagnostic, ce serait plutôt une passion joyeuse. Le collectionneur ne demande pas à être guéri. Il souffrirait plutôt de ne pas pouvoir collectionner.

La psychopathologisation du collectionneur viendrait plutôt d'une police du corps social traquant les jouissances particulières. Le collectionneur n'est pas un accumulateur au comportement de rétention. Ce serait plutôt un être de désir animé comme tout désir par l'insatisfaction sachant exactement ce qu'il veut, un être tout-à-fait normal n'ayant nul besoin de psychanalyse. Ça serait plutôt un promeneur perpétuel toujours dehors, à l'affût. Le collectionneur n'est pas non plus un noir thésaurisateur condamnable moralement. Il aurait plutôt cette vertu publique qu'est la magnificence.

Il serait animé par une économie désirante, d'un désir inutile fondé sur la notion de dépense improductive. Economie non pas de l'accumulation mais de la consommation, de la dépense et de la perte. Une collection, ça ne sert à rien sauf au désir, un désir inutile. Le collectionneur, s'il devait avoir une pathologie, ce serait celle de la magnificence aigüe.

Alors la sentence sur laquelle s'achève « L'être et le néant » de Sartre. Enfin je m'aperçois maintenant que je viens de parler des gens que j'aimais beaucoup, que ce soit Foucault, Bataille, Freud, Lacan et maintenant Sartre. Dans *L'être et le néant*, Sartre termine en disant que l'homme est une passion inutile. Alors il dit ceci - donc c'est un petit peu complexe - « toute réalité humaine est une passion en ce qu'elle projette de se perdre pour fonder l'être et pour constituer du même coup l'en soi qui échappe à la contingence en étant son propre fondement ». Autrement dit, l'homme poursuit l'impossible synthèse de l'en soi pour soi, c'est-à-dire une libre subjectivité et le pour soi qui serait également dans sa substance, chose ou substance en soi, et qui au fondement de son être, en tant que réalité substantielle, échapperait à la contingence. L'homme est de mauvaise foi. Tel le garçon de café qui

joue à être garçon de café, l'homme ne cesse de se fuir et de se dissimuler la contingence de son être.

Le collectionneur serait-il alors une passion inutile en voulant éviter la contingence de son être dans l'arrimage à l'objet ou serait-il plutôt animé d'une passion de l'inutile ou encore participerait-il des deux. Je laisse aux collectionneurs qui nous lisent le soin d'en décider.

## « NE FAITES PAS DU COLLECTIONNEUR UN OBJET D'ANALYSE PSYCHOLOGIQUE »

Dominique Allard

Quand j'étais au collège, on m'a appris à toujours commencer une intervention par une formule appelée à capter la bienveillance de l'auditoire, la *captatio benevolentiae*. Je vais – une fois de plus – décevoir mes maîtres en commençant par contester légèrement aujourd'hui le cadre général de cette journée. Ne faites pas du collectionneur un objet d'étude et d'analyse psychologique voire médicale. Il aura toujours plus à vous apprendre que sa réduction. Pour moi, c'est d'abord un compagnon de voyage, d'un voyage surprenant, de découverte en découverte, des rivages inexplorés, des contrées fabuleuses, des continents nouveaux, l'au-delà des frontières de la passion.

Le collectionneur interpelle, c'est vrai. S'il est généralement discret, il n'est pas honteux. Sa discrétion aura souvent été la clef de sa réussite. S'il est taiseux, il n'est pas aphasique. Allumez-le, il peut partir en logorrhée. A vrai dire, nous ne connaissons le collectionneur que quand il aura collectionné. Or, cet être étrange, particulier, trésor de l'humanité, existait avant de collectionner. Ce loup dormant, prêt à collectionner sans le savoir, qui était-il ? Heureux ? Malheureux ? Isolé ? En famille ? Erudit ? Désœuvré ? Affairé ?

Ne demandez pas aux collectionneurs d'où ils se sont mis à collectionner. Généralement les réponses ne sont pas satisfaisantes. Par pudeur souvent. Parce qu'ils vous fourniront une réponse rationnelle,

raisonnable. Ils ne vont quand même pas vous dire qu'ils n'en savent rien, que le hasard seul a décidé pour eux. Ce qui est certain, - pardon à Michel Wittock qui le dit souvent-, c'est que collectionner n'est pas une maladie. Affirmer cela, c'est sûrement un bel écran derrière lequel se dissimuler, une fois encore par pudeur. « La maladie m'a atteint un matin. Je n'y peux rien ». Si c'était une maladie, on connaîtrait remède et vaccin. Or pas de traitement, pas de diagnostic préalable, pas de collectionnâtre ou collectiologue issus de la Faculté. Vous n'entendrez jamais un Sganarelle de service : « Ossabandus, Nequeys, Nequer, Potarinum, Quipsa Milu. Voilà justement ce qui fait que votre mari est collectionneur ».

Et le collectionneur de son côté ne cherche pas à guérir.

Du reste, les collectionneurs sont souvent dans le déni. « Moi, collectionneur, mais pas du tout ». Ce déni, ah ce charmant déni, j'en ai entendu de belles : « Non, ce n'est pas une collection car rien n'est ordonné savez-vous ». « Non, pas une collection du tout, c'est juste une série de dessins qui se sont accumulés ». Par pudeur à nouveau.

Mais alors donc qu'ils allaient dans leur vie comme on marche sur le trottoir, qu'ils ne suivaient ni business plan ni stratégie, voilà qu'ils font la trouvaille qui va changer leur vie . Un objet, une œuvre, qu'ils ne cherchaient pas mais qui les fige, les hypnotise, les condamne à une quête permanente qui va orienter ou plutôt désorienter leur vie. Déménager, fermer son commerce, enfourner les enfants dans la familiale pour rechercher en Ecosse la pièce manquante, pire peut-être.

Qu'est-ce qui a fait que ce gestionnaire d'un fonds public d'investissement, toujours pris par le temps, qui n'a aucune formation artistique, qui ne lit que des bilans de sociétés, se glace devant un tableau d'Henry Michaux, l'achète sans trop bien s'en rendre compte, et en aura à terme rassemblé une bonne trentaine après quelques années, et au-delà aura aujourd'hui constitué une collection de peintres abstraits wallons presque encyclopédique.

Je reconnais avoir surtout rencontré pour ma part des collectionneurs patrimoniaux, ceux qui rassemblent ce que personne ne rassemble et qui

constituera une page du Grand Livre de la Mémoire de l'Humanité : Ides Cammaert est de ceux-là dont la Bibliotheca Wittockiana abrite la collection de hochets, mais aussi Jacques Pernet rassembleur de la mémoire du jazz en Belgique, Yves Becko, celle de l'opéra, et qui le font très souvent avec une vision encyclopédique jusqu'à ce qu'ils aient le sentiment que la mosaïque est complète. Bien que... Après la trouvaille, fortuite, aléatoire, vient la collection. Celle que le collectionneur devra bien appeler un jour « ma collection ». C'est alors qu'il devient compulsif. Qu'il va se lever au milieu de la nuit pour reclasser ses 78 tours. Pour ouvrir le dossier de ses cartes géographiques anciennes. Pour s'asseoir au siège du conducteur de toutes ses voitures anciennes tour à tour.

J'ai même vu tomber dans l'exercice compulsif un collectionneur de tableaux anciens de grandes dimensions grâce à sa tablette tactile. Compulsifs ils le sont tous. Certes, à des degrés divers. Mais ne le leur dites pas. Ils risqueraient de se retenir et c'est pour eux un plaisir immense.

Compulsifs, oui. Et exhibitionnistes ? Très souvent, en effet. A leur façon. Toujours avec pudeur. Faire découvrir à des personnes choisies. Prêter à des expositions ou prêter. Expliquer : « C'est moi dans la vitrine et je vous fais la visite ».

Soyons attentifs toutefois à leur frayeur de l'expert. « Moi je sais que tout est bon mais imaginez que l'expert déclare que cette tasse est de la manufacture de Chantilly et ne va pas avec la sous-tasse qui est de Sèvres. Je sais qu'il se trompe mais pour le monde entier, c'est lui qui aura raison. Non, s'il-vous-plaît, n'amenez pas l'expert chez moi. » Puis, lorsqu'ils sont bien pris dans leur collection, qu'ils la savourent, qu'ils la voient danser devant eux et pour eux arrive alors l'angoisse. Ils s'y sont tellement identifiés à leur collection qu'elle est devenue eux-mêmes. Leur double. L'angoisse de la survie de mon double. La place que je donne à ma collection à ma mort vous en dira long sur la place de ma collection dans ma vie.

Que faire ? Transmettre ? Disperser ? Figier ?

Transmettre. Transmettre en famille ne marche jamais vraiment. « Papa

collectionnait les miniatures anglaises sur ivoire, moi j'ai continué un peu – c'est-à-dire : « je n'ai rien fait » – moi, c'est surtout les camées. » Une exception et elle est notoire, l'ADN collectionniste des Rothschild.

Disperser pour recommencer. Je vends tout et je recommence autre chose. Mayer Van den Berghe a vendu trois fois sa collection avant d'arriver à celle plus parfaite qu'il avait en mourant par accident de cheval. « J'ai vendu tous mes tableaux, maintenant c'est la photographie ». Ou vendre, dans un beau feu d'artifice, pour donner à d'autres l'occasion de faire « la trouvaille » qui les mènera loin, plus loin peut-être.

Transmettre à une institution. Pour que le tout soit vu autrement, d'une façon plus scientifique mais surtout pour que l'ensemble soit conservé et rendu accessible au plus grand nombre. La trouver n'est pas facile et s'en faire comprendre encore moins. Mais quel sentiment de la complétion atteinte et du devoir accompli lorsque de bons accords sont conclus et que l'on aura été conseillé et accompagné par des personnes ayant l'empathie adéquate pour les deux parties, le collectionneur et le musée.

Je vous recommande le recueil de nouvelles paru récemment sous le titre « Belle encore » chez Somogy et rédigé par Louis Antoine Prat. Prat est lui-même collectionneur de dessins anciens. Il sait de quoi il parle quand il raconte l'histoire de Simon Berthelot, mort inopinément sans avoir pris de dispositions quant à sa collection de dessins anciens. Arrivé devant l'archange qui pèse les âmes, il apprend que les collectionneurs n'ont pas bonne presse au paradis car fort centrés sur eux-mêmes. A lui on lui reproche d'avoir acheté d'une veuve malade, à très bon prix, un dessin de Watteau qui valait le quintuple. Le voilà condamné à une sorte particulière de purgatoire, de salle d'attente, appelée RTT (Retour Temporaire sur Terre). Il devra sans cesse redescendre sur terre et assister sans être vu bien sûr, à la vente publique chez Drouot de toutes les feuilles de sa collection. Voir qui achète quoi - Oh non, pas lui ! Où va son Watteau. Le Louvre ne préempte pas le dessin qu'il lui aurait pourtant offert. Le catalogue attribue à l'entourage un dessin qu'il avait acheté pour sorti de la main du maître. Une torture.

Depuis lors, dans toute salle de vente, je fais attention au public. Le siège inoccupé au milieu d'une rangée. Un catalogue abandonné. Une porte

qui s'ouvre sans raison. C'est peut-être le collectionneur dont on disperse le trésor.

Collectionneurs, vous voilà aujourd'hui, analysés, éviscérés, disséqués, radiographiés, n'y faites pas attention. Poursuivez votre voyage. Repoussez les frontières de la passion. Mais décidez vous-mêmes de l'avenir de votre collection. Personne ne le fera mieux que vous. Et vous n'avez pas vécu pour devoir revenir sur terre assister impuissant à la dispersion de votre collection. Evitez-vous cette torture même si vous n'y croyez pas trop aujourd'hui.



## ENTRETIEN : JAN DE GRAEVE

Mené par Philippe Dewolf

**P. Dewolf : Michel Wittock dit « non, je ne suis pas bibliophile ! » Vous qui êtes président de la Société des Bibliophiles, assumez-vous en être un ?**

J. De Graeve : Oui, dans le sens où aujourd'hui je collectionne des livres et que je suis collectionneur de père en fils ou de grand-père de père en fils, tandis que mon frère, lui, collectionne des billets. Je fais une nette distinction entre prix et valeurs, et je crois que ce matin cela n'est pas toujours apparu aussi clairement dans les discours prononcés.

J'ai appris l'anglais en collectionnant et en regardant les coquillages de mon père. Il m'a légué 5000 familles de coquillages et je les connaissais tous à l'âge de 12 ans. Quand j'ai eu 12 ans, mon père, qui était médecin, m'a donné un peu d'argent. J'ai alors pris un coquillage, le plus rare au monde, le *Conus Gloria Maris*, et j'ai demandé de pouvoir aller l'identifier à Londres au Science Museum, le Musée d'Histoire des Sciences à Londres. Mon père m'a alors laissé prendre le train, traverser la Manche jusqu'à Douvres, reprendre le train jusqu'à Londres et traverser la ville en métro alors que je n'avais encore jamais quitté le bercail familial. C'était en 1957, une période à laquelle Londres portait encore les stigmates de la guerre et que la gare Victoria était un chantier épouvantable. Je suis allé au Science Museum avec ce coquillage et j'ai dit que je voulais « voir le professeur de coquillage ». Cinq minutes plus

tard, j'ai rencontré le professeur qui est venu rencontrer un gamin en culotte-courte et qui avait avec lui le coquillage le plus rare au monde. J'avais le *Conus Gloria Maris* dont il existait douze exemplaires et six étaient à Londres. On venait alors de découvrir le *Conus Glythospira* dont il n'existait que trois exemplaires. Ce professeur m'a dit d'aller voir M. Wuo à Dent Street, un quartier de Londres où on ne devrait pas envoyer un enfant de douze ans ! Arrivé à Piccadilly, j'ai demandé à un bobby où se trouvait Dent Street, tout étonné par ma demande étant donné qu'il s'agissait du quartier rouge londonien. J'ai rencontré alors M. Wuo, par qui tout le commerce de coquillages passait ... J'ai donc été mis très tôt dans le bain de la collection et c'est comme ça que j'ai appris l'anglais !

**P. Dewolf : Vous êtes géomètre de profession, et cet aspect de votre vie va également se traduire dans une autre collection ?**

J. De Graeve : Oui. Disons que j'ai eu quelques accidents qui ne m'ont plus permis, par exemple, de pouvoir jouer au tennis. J'ai commencé à lire et je me suis appesanti sur les livres de géométrie, la géométrie pratique ou d'arpentage. Et mon père m'a appris à collectionner, à savoir chercher les livres rares, et ne pas nécessairement tout amasser. Mais il reste difficile de savoir où sont les limites du tout. Il doit y avoir plus ou moins, 250 livres du XVI<sup>e</sup> siècle sur l'arpentage, autant pour le XVII<sup>e</sup> siècle, et bien plus par après. Je n'ai pas tout, mais le plaisir est bien là. Quand on est dans une Société de Bibliophiles, il y a la satisfaction de pouvoir les mettre à disposition pour des expositions.

**P. Dewolf : Est-ce-que cette collection qui est la vôtre permet de voir une évolution dans la technique et dans les sciences de l'arpentage ?**

J. De Graeve : Oui. Là on arrive à un deuxième stade. Comment va-t-on analyser et formater sa collection ? On peut le faire de façon chronologique, avec un inventaire, ou de manière alphabétique. L'ordre chronologique à l'avantage de montrer l'évolution des techniques et des instruments

**P. Dewolf : Votre participation dans cette exposition se traduit -elle par la présence d'ouvrages de Gérard Mercator, le grand Mercator ?**

J. De Graeve : Oui, Gérard Mercator avait 4 enfants, moi aussi, il était géomètre, moi aussi ! Si vous voyez le livre de Galle, il avait une barbe tandis que la mienne doit encore pousser de 10cm !

**P. Dewolf : Gérard Mercator a eu droit à un billet de 1000 francs...**

J. De Graeve : Alors que moi j'en ai dépensé pas mal ! Il se fait que j'essaie de trouver comment Gérard Mercator a inventé le concept de la projection à latitudes croissantes. Il y a énormément de livres sur Mercator, peut-être quatre-vingts sur sa vie, son œuvre, etc. Mais personne n'a décrit comment il a inventé un système de navigation qui permettait de partir d'un point et d'arriver à un autre sans devoir faire de nombreux calculs. Il a tout simplement agrandi les latitudes et, dans ma naïveté, je me suis dit que si j'achetais tous les livres que Mercator avait dans sa bibliothèque scientifique, je trouverais peut-être la réponse à ma question. Je suis en train de la trouver puisqu'il me manque dix textes sur les deux cents, et j'ai seulement commencé en 2012. On a fêté le 500ème anniversaire de sa naissance et j'ai pu trouver des textes mais je sais que je n'aurai jamais l'occasion d'acheter un certain nombre de livres. Tout le monde connaît le *De Revolutionibus libri VI* de Copernic parce qu'il a établi que le soleil se trouvait au centre de l'Univers, alors qu'en fait Rheticus l'avait déjà fait 3 ans avant lui en 1540. Le livre de Rheticus a été vendu pour 75000 livres sterling chez Sotheby lors d'une vente où je me trouvais. J'ai revu le même livre passer dans la collection de M. Giancarlo Beltrame qui a fait fortune dans l'acier en Italie qui dispose d'une fortune colossale, et ce livre fut acquis chez Christie's en 2016 pour la somme de 1.550.000 livres sterling plus les 25 % de frais. Il y a donc une différence entre la valeur et le prix, mais parfois la valeur du livre est inestimable, tandis qu'ici le prix n'est pas accessible à toutes les bourses.

**P. Dewolf : Vous disiez, devant le livre des planisphères de Mercator, que nous pouvions remarquer une déformation de l'Amérique du Sud.**

J. De Graeve : Effectivement. Il y a un très bel ouvrage d'Ortelius (dont la deuxième édition a été éditée chez Plantin) qui ne m'appartient pas mais vous verrez que pour le Brésil il y a une sorte de protubérance abdominale un peu particulière mais ceci s'explique très bien. Le Traité de Tordesillas a déterminé les zones respectives d'influence espagnole et portugaise et il fallait que le Brésil soit dans la partie portugaise. C'est ainsi que, en Amérique du Sud, le Brésil est le seul pays où l'on parle le portugais, tandis que le reste de cette région est hispanophone. C'est une influence qui a été faite. Ortelius s'est basé sur des cartes existantes tandis que Mercator essayait d'approcher le plus possible de la réalité, et c'est ainsi qu'il s'est constitué une bibliothèque très importante. Je ne m'occupe que d'une petite partie de ces ouvrages : les livres scientifiques.

**P. Dewolf : Avez-vous la volonté d'avoir l'entièreté de sa bibliothèque ?**

J. De Graeve : Pour ce qui est des textes oui. Je dirais qu'il m'en manque plus ou moins une douzaine. Je passe donc mes jours et parfois mes nuits à consulter les nombreux catalogues que je reçois en version papier et les autres je les consulte sur Internet. Il y a, par jour, au minimum entre 5 et 8 ventes publiques de livre par le monde.

**P. Dewolf : En tant que collectionneur et géomètre, éprouvez-vous un intérêt particulier pour les instruments de géométrie ?**

J. De Graeve : Oui. Comme je l'ai déjà dit, j'ai fait un peu de sport à une période de ma vie puis je n'ai plus pu en faire à la suite de quelques accidents. J'ai alors commencé à lire puis j'ai commencé à travailler et à gagner un peu d'argent avec lequel j'ai acheté des instruments scientifiques. Pendant 30 ans, j'ai collectionné des instruments scientifiques de qualité et j'ai eu le plaisir d'en présenter plusieurs avec M. Georges Baptiste vers 1984 à la Société Générale, quand j'avais plus ou moins 28 ans.

**P. Dewolf : Vous avez évoqué certains instruments scientifiques relativement peu connus.**

J. De Graeve : Ma collection était plutôt constituée de garde-temps non mécaniques, des cadrans solaires, des astrolabes. Je n'ai donc pas d'instruments médicaux dans ma collection. Mon père était médecin donc je ne voulais pas voir des instruments de chirurgie, de dentisterie, ni de lunettes ou des instruments de physique. J'étais dans une petite association de cadrans solaires et j'ai pu, un jour, dans la ville de Genk construire douze cadrans solaires originaux. On a même organisé un concours international avec des participants de tous les pays européens pendant lequel on a eu deux nouveaux cadrans solaires. C'est à ce moment-là que je me suis dit que j'avais pu faire quelque chose de bien et j'ai vendu toute la collection d'instruments que j'avais, à l'exception de quelques pièces exceptionnelles que j'ai gardées pour la génération suivante.

**P. Dewolf : Sans vouloir vous enfermer dans un domaine d'activité particulier, on vous perçoit comme un homme de sciences, un scientifique, à tout le moins professionnellement. Est-ce que le collectionneur en vous a une approche différente selon que vous êtes en contact avec des littéraires ou des scientifiques ?**

J. De Graeve : Non. J'apprécie beaucoup présenter cette exposition ici, qu'on peut voir comme une petite collection. On a ici 150 livres qui proviennent de chez une trentaine de collectionneurs. On a pu visiter la plupart de ces collections et, on peut voir, par exemple dans les livres religieux, que certains thèmes sont récurrents pendant 120 ou 130 ans. La même chose est perceptible pour les livres d'Esopo à La Fontaine : ce sont des livres avec des thèmes identiques et, parfois, avec les mêmes gravures. Moi j'apprécie le livre, la beauté du livre et, contrairement à Michel Wittock, qui s'intéresse à la couverture et la reliure du livre, qui sert physiquement à tenir le texte, ici, nous avons essayé de montrer l'intérieur du livre et plus particulièrement la gravure produite dans nos régions, du début de l'impression jusqu'à une période qui précède tout juste la Révolution Française. C'est à ce moment-là que les techniques

d'impression changent complètement.

**P. Dewolf : En quoi ?**

J. De Graeve : Il y a de nouvelles techniques qui interviennent. La plupart des ouvrages sont des xylographies dont un exemplaire, une première édition en néerlandais, de Bartholomeus Anglicus date de 1320. Ce sont donc des gravures sur bois alors que les autres sont des gravures sur cuivre ou sur laiton, permettant de voir cette évolution. À partir de là on a la chromo-lithographie, la lithographie et toutes les techniques qui interviennent pour la publication et la production de livres.

**Public : Quel est le rapport de vos filles avec votre collection ?**

J. De Graeve : Il se fait que j'ai quatre filles. Je crois que c'est M. De Galotel qui disait ne pas vouloir faire de collection d'enfants. Mais moi j'en ai eu 4. Un jour l'ainée m'a dit : « Pourquoi tu collectionnes des livres ? Tu as tout ça sur ton Ipad. » Moi je préfère les livres. Le vieux papier procure des sensations. On sent ce papier, on le sent réellement avec le nez. Je sens l'authenticité, il y a un contact physique réel avec le livre. Il n'y en a aucune qui a montré le moindre intérêt pour aucune des collections.

**Public : On a vu que le bibliophile est souvent une figure un peu solitaire. Qu'est-ce qui vous a donné envie de rejoindre une Société des Bibliophiles, de vous accoquiner à d'autres « malades » comme vous ?**

J. De Graeve : La réponse va peut-être vous surprendre. Il se fait que j'ai rejoint cette Société des Bibliophiles en 2005 : j'ai collectionné, j'ai rencontré et j'ai essayé de participer à la vie de la Société. En 2010, j'ai eu une opération au cœur et, après celle-ci, je me suis dit que je devais me donner un but à poursuivre. C'est à ce moment-là que Marianne Delvaux, la présidente de notre Société, m'a demandé de reprendre le flambeau. C'est ce que j'ai essayé de faire. Et nous voici à la troisième exposition à laquelle j'ai le plaisir de participer.

**P. Dewolf : D'une part, à quel rythme paraît votre revue et, d'autre part, votre association publie-t-elle des contributions extérieures ?**

J. De Graeve : La Société Royale des Bibliophiles et Iconophile existe depuis 1910 et, en 2010, nous avons fêté notre 100e anniversaire. J'essaye de la faire vivre jusqu'au deuxième centenaire, ce qui ne me réussira pas. Nos membres doivent passer une sorte de filtre pour entrer dans l'association. Les candidats sont présentés lorsque les membres de la société viennent visiter les collections des potentiels futurs membres. En Belgique, nous avons quatre sociétés de Bibliophiles notamment la nôtre, la Société des Bibliophiles de Belgique ; il y a la plus ancienne à Mons ; il y en a une à Anvers qui a comme objectif de rassembler les gens qui connaissent les livres. Dans notre association, il faut être collectionneur. Nous avons une publication aussi. Normalement, nous avons deux fois par an un ouvrage qui s'appelle *Le Livre & l'Estampe*, qui fait plus ou moins 200 pages de textes originaux que les membres reçoivent. Il y a des abonnés extérieurs et dans la liste de nos abonnés, nous avons presque toutes les grandes bibliothèques du monde. Cette année, exceptionnellement, nous avons fait le catalogue de l'exposition qui est cette fois-ci un double numéro du *Livre & l'Estampe*. Nous en avons aussi préparé une édition bibliophilique numérotée, pour nos membres.



## ENTRETIEN : YVETTE DARDENNE

Mené par Géraldine David

**G. David : Voici un univers un peu différent que celui du livre que nous avons déjà largement abordé. Madame Yvette Dardenne est buxidaferrophile et collectionne donc des boîtes lithographiées en fer blanc. Vous avez 60,000 boîtes chez vous, toutes différentes. C'est un record mondial, et je crois que vous êtes entrée dans le Guinness Book des records.**

Y. Dardenne : Oui, tout à fait.

**G. David : Et à l'époque quand vous être entrée dans Guinness, vous aviez 16,000 boîtes.**

Y. Dardenne : Et je n'ai pas voulu collectionner.

**G. David : Vous n'avez pas voulu collectionner, cela s'est imposé à vous. Il est important de dire qu'aller chez Madame Dardenne, et l'endroit est ouvert à tous, c'est comme un voyage dans un univers parallèle. C'est un endroit un peu reclus dans la campagne et on arrive dans un monde de boîtes. Que pourriez-vous dire, de manière générale, sur votre collection ?**

Y. Dardenne : Cela a déjà été dit mais je n'ai pas voulu collectionner. C'est un pur hasard si je me suis intéressée à une boîte, étant donné que

c'était d'abord pour les photos qu'il y avait dedans.

**G. David : Pour le contenu, donc ?**

Y. Dardenne : Une parente sensible au fait que je ne négligeais pas ses photos de famille m'a offert une boîte. On n'a pas compris tout de suite que c'était pour les photos et elle a cru que je gardais la boîte. C'est peut-être un peu confus...

**G. David : Donc cette première boîte, comment était-elle ?**

Y. Dardenne : La première boîte, c'était une boîte à biscuits. Cela peut paraître banal mais elle était illustrée d'une fleur, ce n'est pas un sujet particulièrement intéressant, mais dans cette boîte il y avait des photos. Je n'ai pas voulu récupérer la boîte mais les photos. Après avoir récupéré ces photos, la tante de mon mari m'a proposé de garder sa boîte. Et, quand je l'ai reçue de cette parente, j'ai songé à celles qu'il y avait dans ma famille. Et plus précisément, une boîte illustrée avec la reine Astrid, que beaucoup de belges ont pleurée ! Quand j'étais enfant ce portrait se trouvait dans toutes les classes et pratiquement dans tous les foyers. Cela a été vraiment le délice.

**G. David : La boîte de la Reine Astrid ?**

Y. Dardenne : J'ai cherché cette boîte de la reine Astrid, elle n'est pas courante, peut-être. Mais j'ai surtout basculé dans la collection quand un monsieur m'a dit « vous collectionnez ? », ce à quoi je lui ai répondu « non pas du tout ». J'ai compris que mon mari ne me ferait jamais de cadeaux, bien que très aimable, très gentil tout ce qu'on veut ... Donc j'ai acheté, sans les avoir vues, 164 boîtes en une fois.

**G. David : Et c'est comme ça que cela a commencé ?**

Y. Dardenne : Oui, oui sûrement.

**G. David : Et quand était-ce ?**

Y. Dardenne : Il y a une trentaine d'années, mais je ne pourrais pas vous

dire la date exacte. Je ne me suis pas rendu compte et n'ai pas pris de notes. À l'origine ce n'était pas structuré.

**G. David : Mais maintenant ...**

Y. Dardenne : Non, après que j'ai récupéré une boîte pour les photos qu'elle contenait, la parente de mon mari, heureuse que je m'intéresse à ces choses du passé et à sa famille, a pensé que j'aimais les boîtes, parce qu'elle manquait de discernement et me l'a donc offerte. Je dis que c'est la première boîte mais, en réalité, c'est la seconde. J'ai cherché, un peu comme un héritage, celle qu'avait mes parents, illustrée avec la Reine Astrid.

**G. David : En venant chez vous, j'ai quand même pris quelques photos... Chez Yvette, c'est une vieille ferme avec différents bâtiments, tous remplis de boîtes. Elles sont mises en scène, et on pénètre dans une salle par le haut, un peu comme un jubé. Cela donne une vue vertigineuse sur une partie de la collection.**

Y. Dardenne : C'est ce que j'appelle habituellement 'le nombre'. En effet, les visites commencent au 8, puis au 5 de la rue, et ce sont des bâtiments sur la rive droite du petit ruisseau, avec les moulins et les fontaines.

**G. David : Mais il y en a également dans votre habitation.**

**Public : Ce comportement se rapproche donc plus de la définition de l'accumulation que de la collection.**

Y. Dardenne : Oui et non, parce qu'il n'y a pas deux fois la même, ce sont des boîtes différentes donc ce n'est pas une accumulation... C'est une accumulation si on veut, mais elles sont rangées par thème, et non pas au hasard.

**G. David : Il y a même des boîtes devant la cheminée ou sur la cage d'escalier, que vous devez emprunter tous les soirs ...**

Y. Dardenne : J'enlève les boîtes à ce moment-là, car escalader cela serait

difficile. Il y a toutes sortes de boîtes, rondes, carrées, publicitaires, boîtes à cigarettes... Indépendamment de leur forme, il y a le prix ... Il y a des boîtes fantastiques. L'intérêt de ma collection c'est le nombre, d'une part, mais aussi les boîtes rares.

**G. David : Comme par exemple, la boîte commémorative hollandaise.**

Y. Dardenne : Ah oui, dire que ... le premier vol Amsterdam Londres. Cette boîte commémorative hollandaise contenait des pastilles de menthes.

**G. David : Cette boîte était vendue dans le commerce pour vendre des pastilles de menthe ?**

Y. Dardenne : Oui mais c'est aussi une boîte de réclame, on ne parlait pas encore de publicité mais de réclame.

**G. David : De quand date cette boîte ?**

Y. Dardenne : Je vous avoue franchement ne pas me souvenir de la date autour de 1905-1910.

**G. David : Et il y a celle en lien avec le Titanic.**

Y. Dardenne : Oui, pour cette boîte, c'est une autre histoire. Il s'agit d'une boîte du Titanic, qui a été créée pour les voyages. J'ignore toutefois si cette boîte était dans la poche d'un ferblantier, de l'imprimeur, ou d'un rescapé. C'est impossible à dire. J'ai aussi deux boîtes, à côté du salon, qui représentent le Normandie. Sur une autre, il est mentionné Ridin ? C'est une localité où les industries du fer blanc et des biscuits se sont développées parallèlement. À l'origine une réglementation en ... cela posait aux marins de consommer 2000 livres ? De biscuits par jour. Ils attribuaient aux biscuits des vertus énergétiques. On s'est aperçu très vite qu'après avoir trempé ces briques pour pouvoir les consoler (d'où le nom biscuit, cette espèce de brique cuite), les marins perdaient leurs dents...

**G. David : Pour vous, les boîtes sont plus que des boîtes ?**

Y. Dardenne : Tout à fait ! C'est grâce aux expositions auxquelles je participe régulièrement, sur les thèmes les plus divers, que je me rends compte que, par leurs illustrations, elles se greffent à l'une ou l'autre exposition.

**G. David : Quelles sont les dernières expositions pour lesquelles vous avez prêté des boîtes ?**

Y. Dardenne : J'ai prêté pour l'exposition Naître ou ne pas naître à Montigny-le-Tilleul des boîtes à préservatifs. Malheureusement, l'infirmière qui s'occupait de l'exposition, les a sorties de leur emballage et de la vitrine puis elles se sont perdues. Parmi la collection, il y a des boîtes de toutes origines et, en l'occurrence, les miennes étaient américaines

**G. David : Oui il y a des boîtes espagnoles, italiennes, anglaises, des Pays-Bas ...**

Y. Dardenne : Oui et même japonaises ! Il y en a d'un peu de partout. Florence Aubenas avait ramené des boîtes venant de Patagonie, ce qui m'avait fait énormément plaisir. Par contre dans son article publié par Libération, toute une page m'était consacrée mais je ne suis pas d'accord parce que j'étais considérée comme une stockeuse, alors que ce n'est pas le cas. C'est, dans un sens, une accumulation mais quelque peu organisée et je pense aussi que, comme j'étais toujours occupée au commerce de mon mari, je n'ai pas négligé mes devoirs professionnels. J'avais donc certaines limites.

**G. David : Quel métier exercez-vous ?**

Y. Dardenne : Je vais appeler cela du secrétariat.

**G. David : Dans l'agence immobilière de votre mari ?**

Y. Dardenne : Une petite agence familiale, oui.

**G. David : Avez-vous eu d'autres collections avant les boîtes ?**

Y. Dardenne : Oui, enfant j'ai collectionné des coquetiers et j'avais le souci de collectionner. Jacqueline, une amie, me dit quelque fois « pourquoi tu gardes ça ? » Et j'ai aussi collectionné des réalisations en osier, des paniers en osier. C'est parce que j'aimais surtout la manière, l'habilité à créer ces paniers en inversant des mouvements, en ayant une similitude dans les mouvements.

**G. David : Et vous collectionnez aussi les animaux ?**

Y. Dardenne : Certains jours, quand il y avait un petit problème (heureusement cela ne s'est pas souvent répété), mon mari disait « ce sont tes bêtes ! » mais quand tout allait bien, c'étaient les siennes.

**G. David : La plus grande partie de votre vie, ou en tout cas votre vie quand vous étiez mariée, quand votre mari était encore là, les boîtes n'en faisaient pas encore partie ?**

Y. Dardenne : Non pas du tout. Je me suis mariée dans les années 1950 et quand mon mari est décédé, nous avons déjà 56 ans de mariage.

**G. David : 56 ans de mariage... Et votre mari a quand même connu les débuts de la collection ?**

Y. Dardenne : Mon mari n'était pas emballé par cette collection mais il a toujours fait ce qu'il fallait pour satisfaire les fantaisies de madame.

**G. David : Il se plaignait ?**

Y. Dardenne : D'un côté il se plaignait mais il en était quand même fier. Il en parlait différemment à l'extérieur de la maison.

**G. David : Vis-à-vis de vous il avait un discours un peu plus négatif ?**

Y. Dardenne : Les deux à la fois. Je me souviens avoir eu le souci de pérenniser mon « entreprise » et j'avais consulté François Mairesse pour me guider dans l'élaboration d'un musée à Bruxelles. Mais les circonstances n'ont pas été favorables avec le décès du propriétaire de

l'immeuble, la succession et finalement le décès de mon mari.

**G. David : Et vient alors le musée ...**

Y. Dardenne : Tout le monde qualifie cela de musée, mais moi je parle simplement de collection ... Néanmoins, c'est repris dans le guide des musées de la région Wallonne.

**G. David : Mais l'endroit est mis en scène comme un musée, même dans l'envahissement des boîtes sur le canapé, les boîtes sont mises par thème, archivées, étiquetées et numérotées.**

Y. Dardenne : Les numérotations continuent, elles ne sont pas toutes répertoriées, ou bien elles sont répertoriées au moment des prêts. Parce que je sou mets la liste, et j'ai eu peur quand mes enfants l me quittent vous savez, jusqu'au retour.

**G. David : Oui toutes les boîtes sont numérotées ...**

Y. Dardenne : Elles sont numérotées de manière continue, c'est comme cela que je sais combien il y en a. Mais à l'occasion d'une exposition, on établit la liste numérotée dans un ordre continu, pour savoir combien on en prête. On note le numéro de la boîte, ses dimensions, la marque, quel produit a été distribué, où (France, Grande-Bretagne ou Lyon), une description de l'illustration de la boîte (cela mène à sa position thématique), une valeur pour la compagnie d'assurance, mais ça c'est toujours difficile à déterminer. Je prête aussi à quelques musées.

**G. David : Ce qui frappe aussi c'est qu'en venant chez vous, l'endroit est prévu pour l'accueil des visiteurs, vous en recevez beaucoup ?**

Y. Dardenne : Oui régulièrement.

**G. David : Il y a même un petit bistro, un petit bar.**

Y. Dardenne : Oui c'est ce qu'on appelle quelques fois la cafeteria, pour moi c'est le point de chute et cela ressemble plus à un petit bistro, un

petit peu à un salon du pauvre où les gens venaient, se réunissaient et échangeaient les infos.

**G. David : Est-ce-que vous faites encore des acquisitions ?**

Y. Dardenne : Je résiste difficilement, mais j'évite parce que tous les bâtiments débordent, mais j'ai quand même une cuisine refuge qui fait 4m sur 8. Et à l'étage il n'y a pas de boîte non plus.

**G. David : À l'étage il n'y a pas de boîte ?**

Y. Dardenne : Il n'y a pas de boîte à l'étage.

**G. David : Comment est-ce-que vous faites les acquisitions des boîtes ?**

Y. Dardenne : Contrairement à ce qui a été dit, je n'écume pas les brocantes, j'ai toujours travaillé, donc mes boîtes, je m'en occupais le matin, le soir et parfois la nuit. Pour le reste, mon Dieu, il y a les marchands que j'appelle parfois et quand ils n'ont aucun scrupule, ils me proposent n'importe quoi. Parfois je me réjouissais de les voir mais de temps en temps je dois dire stop. Aujourd'hui, je ne cherche pas à en ajouter mais je ne reculerai pas devant une chose exceptionnelle. Tout dépend de sa valeur, de sa rareté et de son état de conservation aussi. À un moment donné, le chiffre a grossi parce que je n'en négligeais aucune, partant du principe qu'elles avaient toutes leur place dans l'histoire de la boîte, de la fabrication, du transport d'un produit, de la concurrence aussi (les boîtes publicitaires témoignent vraiment de l'histoire de sociétés qui vantent leurs mérites).

**G. David : À un moment donné vous ne jetez rien ?**

Y. Dardenne : Je ne jetais rien. Et je suis occupée à penser que je devrais en réformer quelques-unes qui ne sont pas assez visibles. Mais il y a toujours un étudiant ou l'autre qui vient faire un travail sur une boîte si elle a sa place dans l'histoire de la boîte. Je ne suis pas historienne, mais on fait des recherches. Les expos, par contre, m'informent ! Dans chaque exposition j'apprends quelque chose qui s'ajoute à ce que je savais déjà.

**G. David : Y a-t-il des choses déraisonnables que vous avez faites ?**

Y. Dardenne : Oui cela m'est arrivé bien sûr. J'avais des problèmes avec la conscience. Un jour, j'ai donné rendez-vous à une station d'autoroute pour un achat de boîte, et dans l'emballage j'ai enfermé mes clés dans le coffre. Il y avait un poids lourd ... le dossier des sièges arrière pour parvenir dans le coffre afin de récupérer mes clés.

**G. David : Tellement vous étiez excitée à l'idée d'acquérir une boîte ?**

Y. Dardenne : Ah oui, c'était le Zeppelin qui a été exposé aux Guillemins pour 14-18. Sur une mezzanine...

**G. David : Vous avez sacrifié certaines choses ?**

Y. Dardenne : Il est clair qu'on ne peut pas dépenser deux fois le même montant. Mais je n'avais pas l'impression de sacrifier. Le but c'était la boîte : la boîte, tout pour la boîte, à peu de choses près. Mais avec un reste de raison ...

**G. David : C'est quoi la raison quand on est collectionneur ?**

Y. Dardenne : On vit pour sa collection, on se réjouit d'ajouter le maillon manquant de la chaîne.

**G. David : Vous avez eu un rythme d'acquisition qui était quand même très important au début.**

Y. Dardenne : Je me souviens d'une émission de la RTB, c'était des Arts en liberté et Art Magasin. À l'époque, je me souviens d'avoir fait la réflexion, pour répondre aux journalistes, que je n'acquerrais qu'une dizaine de boîtes par jour (c'est une moyenne, bien sûr). Il m'est arrivé de rafler sans discernement et on fait le travail après.

**G. David : Est-ce que vous avez regretté de vous être séparée de certaines boîtes ?**

Y. Dardenne : Je ne m'en sépare pas.

**G. David : Vous ne vous êtes jamais séparé d'une boîte ?**

Y. Dardenne : Non !

**G. David : Est-ce-que vous envisagez de le faire ?**

Y. Dardenne : Je reçois quelques fois des boîtes, essentiellement belges, de la part de concitoyens qui me rendent visite. Je les garde mais à part parce que j'ai imaginé, il y a fort longtemps, de réaliser une compression. J'ai prêté au musée des Arts et Traditions populaires à Paris et il y avait une présentation d'une compression de ces œuvres. Et je me suis dit tiens ... pour réaliser une compression ... pour réaliser ses désirs et ses folies.

**G. David : Est-ce-que vous considérez qu'il y a « des échecs » dans votre collection, regrettez-vous des achats ?**

Y. Dardenne : Non. Quelques fois je regrette de ne pas avoir acheté. Par exemple, une boîte à cacao Kwatta. Je n'avais jamais vu cette dimension là mais ma conscience m'a dit « arrête, ça prend trop de place ».

**G. David : Est-ce qu'il y a des boîtes que vous avez achetées pour que personne d'autre ne puisse se les procurer ?**

Y. Dardenne : Ça m'est arrivé, bien sûr. Je me disais que si je ne la prenais pas, quelqu'un d'autre l'aurait et cela ne me convenait pas.

**G. David : Est-ce-que vous vous sentez envahie par les boîtes ?**

Y. Dardenne : Je le suis. Je ne peux pas l'ignorer et tout le monde s'en étonne !

**G. David : Il paraît que les hommes qui viennent visiter votre collection demandent souvent comment se passe le nettoyage ?**

Y. Dardenne : Ah oui, c'est habituellement un homme qui pose la question ! On ne prend pas les poussières, sauf quand un prêt rentre.

**G. David : Vous avez parlé du regard de votre mari sur votre collection. Quel est le regard du reste de votre famille ?**

Y. Dardenne : Le reste de ma famille se résume à très peu de chose. J'ai une sœur qui ne comprend pas ça et qui demande ce que je « fous ». J'ai aussi une fille qui travaille beaucoup, qui était contente que j'aie un hobby mais cela s'arrête là. Elle pense savoir mais elle ne sait pas. Je pense que Jacqueline est la personne qui est la plus proche de ce que je fabrique et de ce qui se passe.

**G. David : Dans le petit livre que vous m'avez donné, « Au bonheur des boîtes », il y a une phrase de vous disant : « on entre en collection comme on rentre en religion ».**

Y. Dardenne : Oui, c'était ma manière d'expliquer ma façon d'être. Par contre, vous avez cité Maurice Rheims tout à l'heure. Je l'ai rencontré à Paris, et j'ai rencontré sa fille qui a vendu sa collection chez Sotheby's à Londres. J'ai acheté la gondole qui est un exemplaire unique et qui n'a pas été commercialisé. C'est la gondole de Nathalie Rheims.

**G. David : Vous êtes liée à d'autres collectionneurs de boîte ?**

Y. Dardenne : Dans la démesure ma collection, je collectionne tout. Des collectionneurs en général se limitent à un thème. Beaucoup de personnes se mettent à collectionner des boîtes d'aujourd'hui parce que c'est frais et c'est coloré. Quelques fois, des personnes viennent ...

**G. David : Donc vous vous sentez un peu isolée à cause l'essence même de votre collection ?**

Y. Dardenne : Non parce que je reçois des coups de fil tout le temps ! Je ne suis donc pas isolée. Je vis dans une maison isolée de tout le reste, donc je suis quand même recluse.

**G. David : Mais beaucoup de gens viennent à vous ?**

Y. Dardenne : Mais ils ne font que passer... Ca recharge mes batteries !

**G. David : Cela vous permet de partager, de montrer ?**

Y. Dardenne : Je n'ai pas de site, c'est le bouche-à-oreille qui fonctionne bien. J'ai eu aussi de nombreuses visites de la presse écrite et de la télévision.

**G. David : On peut aussi voir chez vous de grands porte-folios avec des coupures de presse de journaux internationaux au sujet de votre collection.**

**Public : Vous avez collectionné des boîtes mais vous êtes-vous intéressé à la technique de fabrication de ces boîtes, à savoir la chromatographie, les ateliers et les origines de la boîte ?**

Y. Dardenne : Non c'était plutôt le thème de l'illustration qui m'intéresse et non pas la fabrication des boîtes. Ce que je m'empresse toujours de dire, c'est qu'on ne décore pas des boîtes mais on décore des tôles à plat que l'on découpe, que l'on assemble et pour lesquelles, quelques fois, on imagine des reliefs. Mais c'est banal, la boîte en fer. Mon mari disait toujours : « tu as ta période ..., tu as eu ta période en or, maintenant te voilà avec du fer qui rouille ». Il disait que les boîtes me donnaient des tâches de rouille au lieu de tâches de rousseur. Et finalement c'était toujours « j'en ai raz la boîte ». Il est compliqué pour les conjoints de supporter des excès de l'autre, et ça je le conçois parfaitement, même si je ne savais pas stopper.

**Public : Est-ce que la question de la transmission vous préoccupe ?**

Y. Dardenne : Oui, d'ailleurs je m'en souciais déjà il y a une vingtaine d'années, quand je suis allée à la rencontre de Monsieur Mairesse. Tout le monde me demande ce que j'ai prévu pour l'avenir. Je réponds toujours que je suis plus près de la porte de sortie que de la porte d'entrée et qu'il y a donc des mesures à prendre si on veut que la chose soit pérennisée. C'était une énorme collection qui n'intéresse pas à tout le monde, et la dispersion me déplairait.

**Public : Mais dans votre famille il n’y a pas d’intéressés ?**

Y. Dardenne : Non, il n’y en a pas.

**Public : Qu’en est-il de la logistique ?**

Y. Dardenne : Il n’y a pas que le nettoyage, il faut chauffer et entretenir les bâtiments, il y a beaucoup de contraintes.

**Public : Est-ce-que vous avez trouvé un assureur ?**

Y. Dardenne : Le problème se pose à chaque fois : ce ne sont pas des œuvres d’art, me dit-on, parce que ce ne sont pas des exemplaires uniques. Néanmoins les assurances couvrent grossièrement un montant qui ne correspond à rien de particulier. Il y a un commissaire-priseur qui devait établir des valeurs et des références mais qui, maintenant, est dé-cédé.

**Public : Votre défunt mari a-t-il eu un pressentiment de ce que ce début de collection pouvait devenir ?**

Y. Dardenne : Je ne crois pas.

**Public : Est-ce que vous lui tolériez son violon d’Ingres ?**

Y. Dardenne : On ne se surveillait pas l’un l’autre. C’était plutôt harmonieux.

**Public : N’avez-vous jamais fait d’échange pour une boîte qui était particulièrement intéressante ?**

Y. Dardenne : Non, cela ne s’est pas posé.

**Public : Est-ce que dans les collections de boîtes, il y avait des séries limitées ?**

Y. Dardenne : Toutes les boîtes d’aujourd’hui sont des séries limitées. Et justement les nouveaux amateurs de boîtes aiment ces nouvelles boîtes

parce qu'il est écrit « série limitée ».

**Public : Avez-vous une boîte préférée et comment agissez-vous avec elle ?**

Y. Dardenne : Non, ce sont tous mes enfants et je les aime de la même manière, donc il n'y a pas de préféré, même quand c'est un objet rare et exceptionnel.

**Public : Et ce sont plus souvent des visiteurs masculins ou féminins qui viennent visiter votre collection ?**

Y. Dardenne : Il y a moins d'hommes que de femmes qui viennent.

**Public : On dirait plus une sublimation que de l'accumulation. On retrouve des critères des deux côtés : vous faites visiter, il y a une certaine jouissance, vous avez du plaisir à étoffer, à augmenter, il y a donc les aspects de démonstration et transmission. Et d'un autre côté, il y a le canapé, les escaliers qui sont occupés, et cela pose un problème.**

**Public : Vous avez expliqué qu'il y a un isolement en dehors des visites.**

Y. Dardenne : Oui si on veut, physiquement, je suis à l'écart de tout.

**Public : C'est que cela a augmenté fortement une fois qu'il n'y avait plus votre mari ?**

Y. Dardenne : On avait pratiquement la collection d'aujourd'hui quand mon mari est décédé. Parce qu'après son décès, j'ai eu d'autres soucis, et il n'y a rien à faire, il faut entretenir tout cet ensemble.

**Public : Est-ce que vous avez d'autres collections en parallèle ?**

Y. Dardenne : Pas vraiment, quelques coquetiers.

**Public : Quelques ? Combien ?**

Y. Dardenne : Je ne sais plus, autour de 200, c'est raisonnable. Les boîtes en carton j'en ai plus ou moins 750. Quand mon mari est décédé, j'ai cherché des familles d'accueil pour les animaux mais j'ai encore toute la volaille, des cygnes blancs et des cygnes noirs, des wallabys et des ânes.

**Public : Parmi vos boîtes ou objets, certains ont-ils appartenu à une célébrité ?**

Y. Dardenne : Il y a certaines séries limitées qui se rapportent à un fait historique, comme les boîtes offertes par la reine d'Angleterre à ces soldats prisonniers et c'est ce qui fait la rareté de la boîte.

**Public : Je pense que la question porte sur le pedigree, la provenance de l'objet. Par exemple, s'il a été donné par la princesse Diana, il n'a pas la même importance que si c'est votre voisine qui l'a acquis. Si une mèche de cheveux de Louis XVI était mise en vente, il y aurait des amateurs ou si vous louez la chambre dans laquelle a vécu Marcel Proust, le prix de cette chambre est beaucoup plus cher que les autres chambres de l'hôtel.**

Y. Dardenne : Moi je n'ai rien du même genre je crois.

**G. David : Mais ce n'est pas un critère qui vous pousse à l'acquisition ?**

Y. Dardenne : Non, mais j'y serais sensible.

**P. Dewolf : Il y a toute une série de noms de marques qui ont disparu.**

Y. Dardenne : On cherche régulièrement une marque en particulier. On fait régulièrement des recherches, ce sont des boîtes que j'appelle boîtes publicitaires, et il y en a des tas. On peut parler de la police, des couleurs et tout ce qui signifie ce qu'on veut exprimer. C'est une source inépuisable d'informations. C'est ce qui m'amène à participer à ces expositions et c'est très important pour moi. J'ai horreur quand elles partent, et je suis ravie quand elles reviennent.



## LES AUTEURS

**Dominique Allard** est directeur de la section Philanthropie, Patrimoine, Démocratie et Développement des talents à la Fondation Roi Baudouin. Il est en contact quotidien avec des collectionneurs privés, des musées et des organismes publics. Il est l'auteur (en 2016) d'un ouvrage intitulé *Collectionneurs levez-vous*.

**François De Callatay** est un spécialiste des monnayages grecs et des affaires monétaires dans le monde antique. Il a obtenu le prix Francqui 2007. Chef de département à la Bibliothèque royale de Belgique, professeur à l'Université libre de Bruxelles et directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Etudes, il est membre de l'Académie royale de Belgique et de l'Academia Europaea et membre correspondant de l'Institut de France et du Deutsches Archäologisches Institut.

**Jan De Graeve** est actuellement président de la Société Royale de Bibliophilie et d'Iconophilie belge. Collectionneur d'instruments de science de qualité, astrolabes, cadrans solaires et d'ouvrages de géométrie pratique. Actuellement, il s'efforce de reconstituer la bibliothèque scientifique de Gérard Mercator en livres d'origine du XVI<sup>e</sup> siècle.

**Yvette Dardenne** est buxidaferrophile. Elle dispose de la plus large collection au monde de boîtes lithographiées en fer blanc qu'elle conserve dans sa maison, à Hannut. Sa collection compte plus de 60.000 boîtes. Elle est détentrice du titre au Guinness Book des records.

**Géraldine David** est directrice et conservatrice de la Bibliotheca Wittockiana à Bruxelles. Ingénieur de gestion et historienne de l'art, docteur en Sciences économiques et de gestion (depuis 2016) de l'Université Libre de Bruxelles et de l'Université de Tilburg, elle est l'auteur d'articles portant sur le marché de la peinture en France entre 1860 et 1950.

**Philippe Dewolf** a été journaliste, depuis 1978, à la RTBF, qu'il a quittée en 2013. Journaliste culturel, passionné de surréalisme, il partage à l'envi sa mémoire de l'art et de ses rencontres autour de celui-ci.

**Sylvain Gross** est neuropsychiatre et psychanalyste. Il est membre du Questionnement psychanalytique et de l'École de psychanalyse Sigmund Freud. Il est également l'auteur d'un article intitulé 'Les psychanalystes belges devant la loi' (2007).

**François Mairesse** est muséologue, professeur d'économie de la culture et titulaire de la Chaire UNESCO sur l'étude de la diversité muséale et son évolution, Museum Prospect, à l'Université Sorbonne nouvelle - Paris 3 (CERLIS, CNRS, labex ICCA). Il enseigne également la muséologie à l'École du Louvre. Il a auparavant dirigé le Musée royal de Mariemont en Belgique (de 2002 à 2010) et a présidé le comité international de muséologie de l'ICOM (ICOFOM).

**Jean-Marc Timmermans** est psychologue clinicien et psychothérapeute, chargé d'enseignement au sein des Certificats d'Université organisés par l'UMONS (Certificat d'Université en psychothérapie émotivo-cognitivo-comportementale) et de l'ULB (Certificat d'Université en Clinique psychothérapeutique, orientation cognitivo-comportementale), ancien chef du Service de Psychologie, secteur psychiatrique, CHU de Charleroi. Il est spécialisé dans la prise en charge des troubles anxieux, plus particulièrement des troubles obsessionnels-compulsifs.





On sait l'origine de la Bibliotheca Wittockiana, indissociable de l'amour érudit de Michel Wittock pour les livres. C'est dans ce contexte qu'est née l'idée d'un cycle de publications cherchant à comprendre « Ce que collectionner veut dire » et d'explorer les multiples facettes du collectionnisme dans ses liens avec le musée. Le présent volume, *Collectionneurs & Psyché*, analyse les ressorts du collectionnisme, activité le plus souvent socialement acceptée, mais parfois aussi décriée comme une manie plus ou moins pittoresque, sinon comme une douce maladie. Le fait de collectionner s'apparente-t-il à un acte raisonné d'érudition, ou conduit-il inmanquablement à la passion, voire à la folie ?